

Octobre 1934 - Hesvan 5695

# LE JUDAÏSME SEPHARADI

הַיְהוּדָה הַסְפָּרָדִית

Organe mensuel de la Confédération Universelle des Juifs Sépharadim

CE NUMERO EST DÉDIÉ  
A LEURS MAJESTÉS

LE ROI ALEXANDRE I<sup>ER</sup>  
ET LA REINE MARIE  
DE YOUGOSLAVIE

A L'OCCASION DE LEUR VISITE  
EN FRANCE

LE 9 OCTOBRE 1934



*A Sa Majesté la Reine Marie de Yougoslavie  
hommages respectueux  
Le Directeur  
D. Camby*

---

Ce numéro, préparé avec des soins spéciaux et dédié à Leurs Majestés le Roi Alexandre et la Reine Marie de Yougoslavie, était à peine sorti des presses que nous parvenait la foudroyante nouvelle de l'assassinat du Souverain.

On sait dans quelles circonstances ce crime odieux a été commis. Le cri d'horreur et d'indignation qu'il a soulevé est immense, universel.

Une autre vie a été emportée en même temps, celle de M. Louis Barthou, notre Ministre des Affaires Etrangères. Ainsi se trouve prolongée dans l'au-delà une amitié qui liait deux grands hommes et, par dessus eux, deux grands pays.

Le Judaïsme s'associe de tout cœur au deuil douloureux qui frappe la Yougoslavie et la France, d'autant plus que les deux hommes dont on déplore la perte étaient des amis d'Israël.

L'Exécutif de la Confédération Universelle des Juifs Sepharadim présente à la famille royale, à la famille du défunt Louis Barthou et aux deux peuples en deuil l'hommage de sa profonde douleur et ses condoléances émues.

---

# LE JUDAISME SEPHARADI

הַיְהוּדִים הַסְפָּרָדִית

Organe mensuel de la

CONFÉDÉRATION UNIVERSELLE DES JUIFS SÉPHARADIM

N° 23. - 3<sup>e</sup> année.

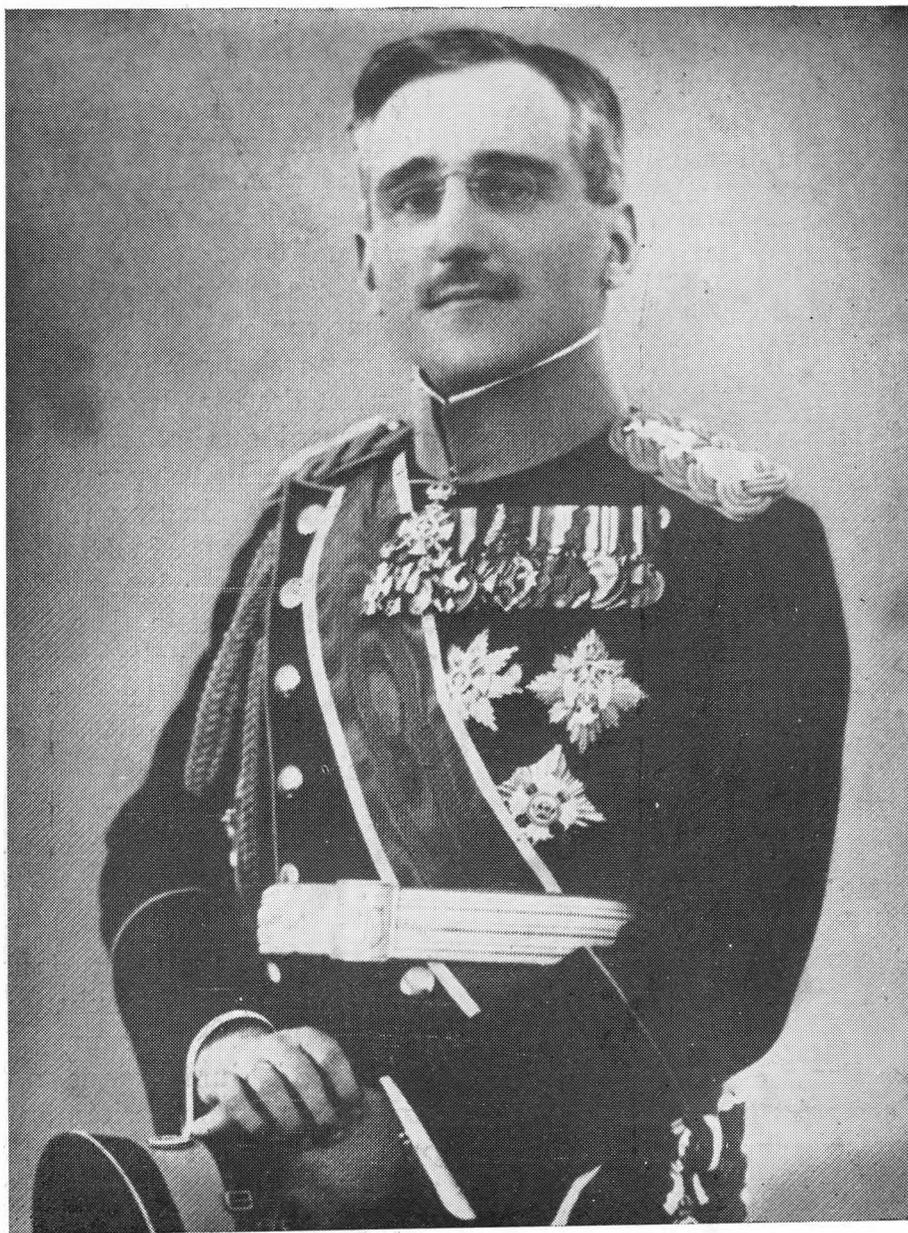
Siège : 18, Rue Saint-Lazare, PARIS-9<sup>e</sup>

Octobre 1934 - Hesvan 5695

Téléphone Trudaine 45.32

Registre du Commerce n° 13.575

## SA MAJESTÉ ALEXANDRE I, ROI DE YOUGOSLAVIE



HÔTE DE PARIS

## Sa Majesté Alexandre I Roi de Yougoslavie, hôte de Paris

**O**RGANE de la Confédération Universelle des Juifs Sépharadim, qui groupe un nombre important de communautés juives, notamment celle de la Yougoslavie, cette revue se fait un devoir et un plaisir de présenter à notre auguste hôte, Sa Majesté Alexandre I, Roi de Yougoslavie, ses vœux de bienvenue et l'hommage de sa respectueuse admiration.

Si les rois sont les messagers de Dieu sur terre, Alexandre I en est un des plus authentiques. Son royaume, en effet, par l'esprit large de ses lois, par ses institutions libérales, par le souffle d'humanisme qui anime tout le peuple yougoslave, son royaume, dis-je, prend rang à côté des grandes et libres puissances. Et ce n'est certainement pas un mince mérite. Au moment où certain grand peuple, conduit aveuglément par des doctrines d'un autre âge, accuse un recul évident dans la marche ascendante de l'histoire humaine, la résistance de la Yougoslavie contre ce courant dangereux et sa coopération tenace avec les grandes civilisations d'Europe et d'Amérique, constituent une de ces gloires spirituelles, qui, moins périssables que celles de l'épée, élèvent, grandissent les peuples qui s'en rendent dignes. Et le peuple yougoslave a certainement grandi, il grandit toujours. Quelle triomphale ascension depuis une centaine d'années ! 1815, 1878, 1903 et 1914 sont les monuments incontestables de cette ascension. Ces passages successifs de principauté à royaume, de royaume serbe à royaume yougoslave et de 4 millions et demi d'âmes à 15 millions — sont les récompenses dues à un peuple valeureux, à une généreuse et prévoyante dynastie.

Mais, noblesse oblige. Cet agrandissement continu impose des devoirs toujours grandissants. Et quel devoir est plus impérieux, plus urgent et plus magnifique que celui de contribuer au maintien de la paix parmi les peuples ! Principauté ou royaume restreint, la petite Serbie d'avant-guerre était peut-être exempte de certains devoirs dont l'accomplis-

sement est subordonné à une certaine prépondérance dans la politique internationale. La Yougoslavie d'aujourd'hui n'en est plus exempte, puisqu'elle a le pouvoir, de par sa position, de faire entendre des paroles de paix. C'est ce qu'ont compris ses hommes d'Etat, c'est ce qu'a compris son auguste roi. Sa récente visite en Bulgarie, sa visite d'aujourd'hui en France sont les indices incontestables de cette politique d'entente et de rapprochement que réclame la paix.

Il est heureux, surtout, de constater qu'un jeune Etat comme la Yougoslavie, Etat promis aux plus nobles destinées, se rapproche de plus en plus de la France, ce grand Etat occidental dont les assises historiques dans le monde sont des plus solides et dont l'ininterrompue contribution à la marche de l'humanité vers ses grandes destinées est des plus décisives et des plus héroïques. Ce n'est pas un pur hasard que ce rapprochement franco-yougoslave. Il n'est pas non plus l'effet unique d'une combinaison politique quelconque. Il y a sûrement à la base des facteurs d'un ordre plus élevé, des affinités qui découlent d'un idéal commun. Les intérêts immédiats ne sont que des prétextes passagers. Ce qui reste, ce qui est permanent, c'est la part, invisible peut-être au début, qu'en reçoit le patrimoine humain.

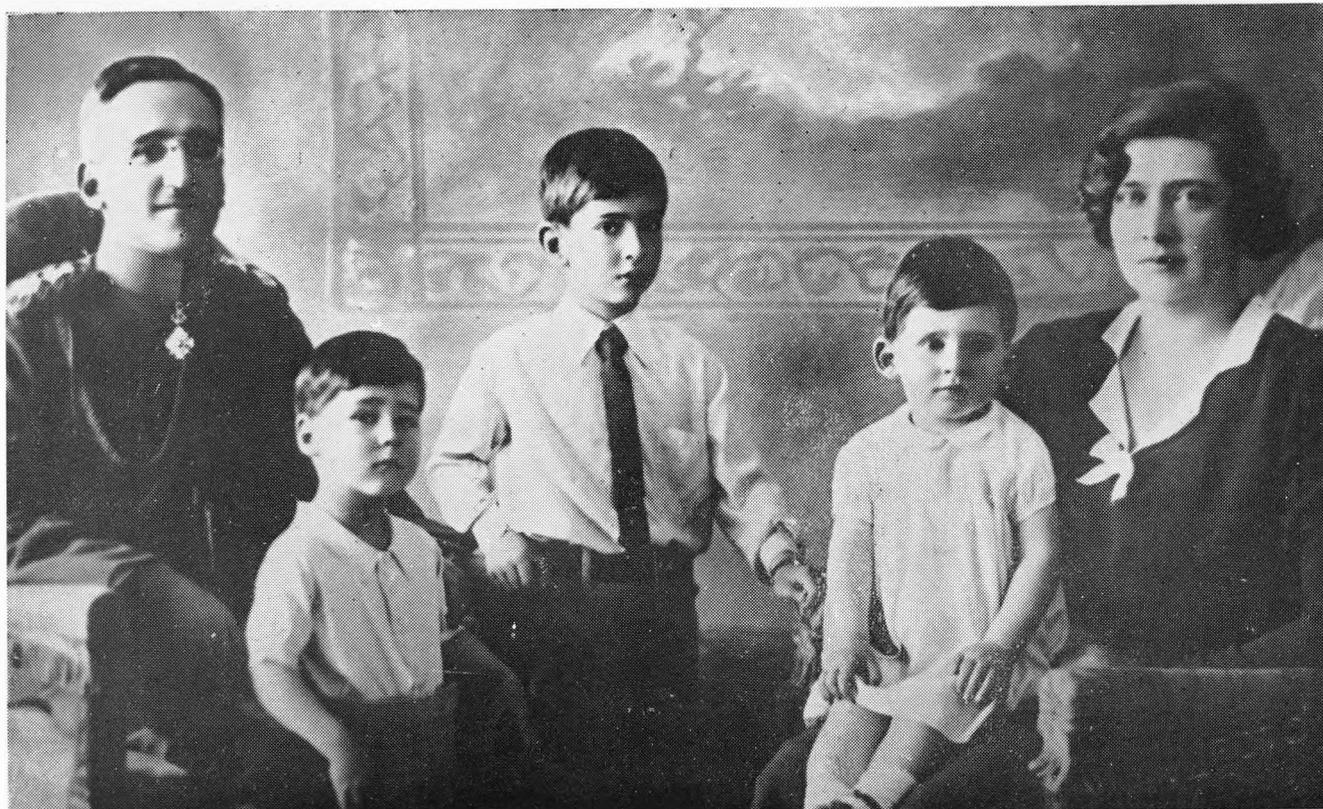
Le critérium moral d'un peuple, d'un pays, peut être recherché dans sa conduite envers ses Juifs. Examinez l'histoire des peuples, faites le tour de la mappemonde et vous pourrez facilement classer les pays sur le plan moral, en y cherchant le régime appliqué aux Juifs, par les uns et par les autres. C'est un critérium logique, naturel. Les Juifs constituant des minorités infimes parmi les peuples et le sort des minorités étant d'être persécutées, il faut, personne ne le contestera, une certaine grandeur d'âme, une certaine élévation des sentiments, pour, refoulant l'instinct de la domination, les traiter sur un pied d'égalité.

SA MAJESTE LA REINE MARIE



DE YOUGOSLAVIE

## La Famille Royale



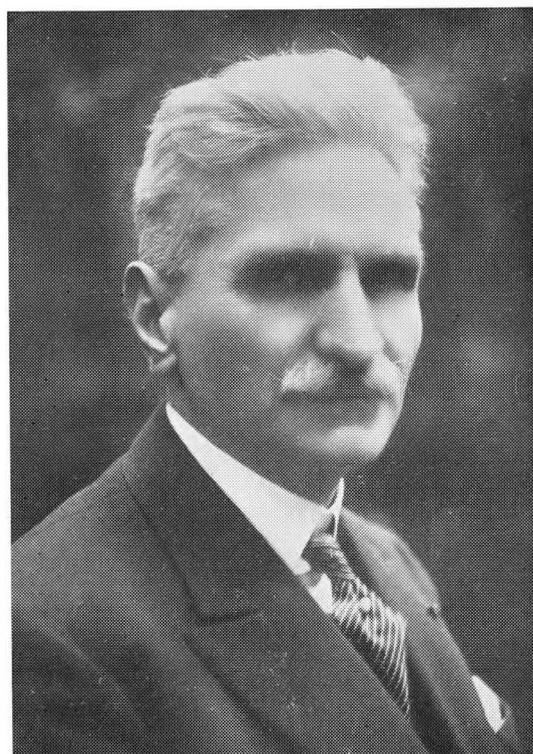
LL. MM. le Roi et la Reine de Yougoslavie et leurs enfants

On pourrait, à cet égard, diviser les Etats en trois catégories. Ceux qui appliquent contre leurs citoyens de confession mosaïque des lois vexatoires ; ils se placent d'eux-mêmes au plus bas échelon de l'humanité. Au-dessus d'eux, sont les Etats qui ont des lois justes et égales pour tous, mais qui sont frappés d'impuissance dès qu'il s'agit de les appliquer pour des citoyens « entachés de judaïsme ». Enfin, il y a les Etats où l'égalité pour tous, y compris les Juifs, est un impératif de la loi théorique aussi bien qu'un acte de la justice pratique. L'ensemble de ces Etats que régit à peu près la même discipline morale, constitue la charpente de l'humanité.

Or, la France et la Yougoslavie appartiennent à cette catégorie et leur rapprochement est de bon augure.

Vive le Roi Alexandre !

*Le Judaïsme Sepharadi.*



M. le docteur Miroslav Spalaykovitch  
ministre plénipotentiaire de la Yougoslavie à Paris

## Le Judaïsme Yougoslave

Nos frères de Yougoslavie ont le bonheur de vivre dans un pays réellement libéral. C'est un peuple aimable, accueillant, sympathique. Religieux sans être fanatique, il est plein d'égard et de déférence pour les autres confessions. J'ai constaté ces vertus au cours de mes voyages en Yougoslavie et j'en ai été émerveillé. J'en garde, encore, le souvenir vivace et suis heureux de le dire à l'occasion de la visite, à Paris, de Sa Majesté le Roi Alexandre I.

Ainsi donc, nos frères de Yougoslavie ont la fortune de vivre dans un aussi aimable pays. Ils sont 70.000, dont 24.000 sépharadis. Ce sont ces derniers qui, très anciens dans le pays, constituaient dans la Serbie d'il y a vingt ans, la majorité juive. Aussi sont-ils plus familiers avec la culture serbe que les Juifs des nouveaux territoires de la Yougoslavie. Le grand rabbin de tout le royaume est un sépharadi, M. le Dr. Isak Alcalay, qui est en même temps sénateur.

Ce qui fait incontestablement la cohésion et l'unité du judaïsme yougoslave, c'est qu'outre les droits civils et politiques de ses membres, il jouit d'un statut personnel en tant que communauté religieuse, et ses règlements en matière de mariage, de divorce, d'éducation religieuse et autre ont force de loi.

Parmi les institutions juives dignes d'intérêt et dues à l'initiative sépharadite, citons l'école rabbinique de Sarajevo, dont le directeur est le Dr. Maurice Lévy, grand rabbin, et qui est fréquentée par 18 étudiants, dont 16 sépharadis ; la Loge Béné-Berith, qui groupe l'élite juive du pays et qui est un centre de ralliement des meilleures forces sociales et spirituelles du judaïsme yougoslave. En outre, il existe d'autres œuvres d'intérêts divers, comme les chorales de Belgrade, Sarajevo, Nich, etc... ; les associations de secours aux étudiants des hautes écoles, telles que « Potpora », à Belgrade ; la « Benevolencia » à Sarajevo ; de nombreuses sociétés sportives et de multiples œuvres de charité.

Le judaïsme yougoslave possède aussi ses monuments et ses édifices publics, qui font l'admiration des visiteurs. Ce sont notamment le monument aux soldats juifs tombés dans la dernière guerre ; la Maison Juive, un immense palais,

qui groupe sous ses coupes, les œuvres juives et la nouvelle synagogue de Sarajevo, dont on admirera les lignes imposantes sur la photographie reproduite dans ces colonnes.

La femme sépharadite de Yougoslavie a elle aussi sa part dans l'effort commun. Dès 1864, elle demande et obtient l'ouverture d'écoles primaires serbes pour les fillettes juives. En 1874, elle fonde la première organisation féminine du pays. On la rencontre maintenant au Gymnase et à l'Université, elle exerce des professions libérales, elle est institutrice, professeur, médecin, juriste, ingénieur, etc..

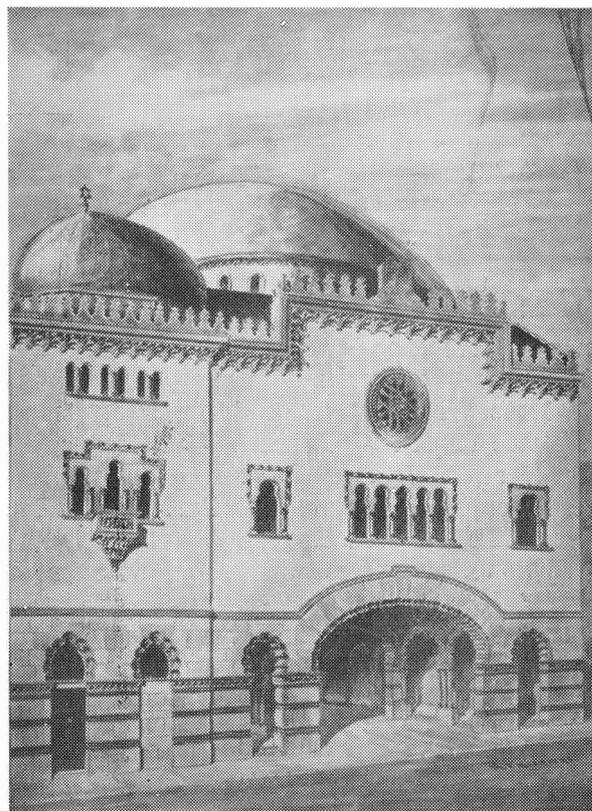
La jeunesse sépharadite de Yougoslavie est particulièrement intéressante. Sa partie intellectuelle est très évoluée et imprégnée d'idéalisme juif. Le noyau de cette jeunesse est l'association Esperansa, qui avait son siège avant la guerre à Vienne et qui se trouve actuellement à Zagreb (Yougoslavie). Depuis quelque quarante ans qu'elle existe, l'Esperansa a servi à des centaines d'étudiants universitaires, dont plusieurs occupent, aujourd'hui, des situations brillantes, de foyer spirituel où l'âme des jeunes juifs venait se retremper dans une atmosphère de bonne camaraderie et d'idéalisme commun. Eh bien ! c'est dans ce foyer qu'a couvé, dès l'origine, l'idéologie sépharadite et c'est pourquoi notre mouvement de renaissance trouve aujourd'hui en Yougoslavie les meilleures sympathies, les plus forts encouragements. La colonne sur laquelle s'appuie ce mouvement en Yougoslavie est notre ami M. Lazar Avramovitch, président de l'Organisation Sépharadite de Belgrade. C'est sur son initiative qu'une conférence des Juifs Sépharadim des pays balkaniques a été réunie à Belgrade, les 28 et 29 mai 1930.

Une des plus heureuses résolutions de cette conférence fut celle qui demandait la création, à Paris, d'un siège de notre Confédération. Un an plus tard, ce vœu devenait une réalité. (Nos lecteurs savent les progrès réalisés depuis).

J'ajouterai qu'au cours de cette conférence, il y eut un moment de fière émotion lorsque M. Avramovitch donna lecture d'un télégramme royal. Rien de plus opportun aujourd'hui que d'en donner ci-après le texte :



Le monument « *Reconnaissance à la France* », à Belgrade



La synagogue séphardite de Sarajevo

**« Sa Majesté le Roi a agréé avec satisfaction l'expression de dévouement et les souhaits chaleureux des participants à la Conférence des organisations sépharadites des Juifs du Royaume de Yougoslavie et a daigné m'ordonner de vous exprimer sa gratitude. »**

*« Signé : B. D. JEVTICH,  
Ministre de la Cour Royale. »*

Nos frères de Yougoslavie sont répartis dans toutes les branches de l'activité du pays. Ils ont leurs représentants dans les lettres, dans les arts, à l'université, dans l'administration, dans la magistrature, au parlement, dans la banque, l'industrie et le commerce.

Soucieux de son avenir religieux, le judaïsme

sépharadi de Yougoslavie a unifié, harmonisé le chant traditionnel sépharadi, d'après des méthodes modernes. Il a produit des Hazanim de valeur tels que les Altaras, les Abenoun et Joseph Pappo, Il a également envoyé terminer leurs études les jeunes étudiants Cassorla et Abennoun, le premier à l'École Rabbinique de Paris et l'autre au Jewish College de Londres.

Ces quelques lignes rapides et nécessairement incomplètes donneront peut-être une idée de la valeur du judaïsme yougoslave. Témoin objectif de ce qu'il est, je puis affirmer qu'il peut servir de modèle à beaucoup de nos communautés.

Dr N.-J. OVADIA.

## PROCESSION RELIGIEUSE A BELGRADE



Transport d'un Sefer (rouleau de la Loi) offert par M. Nissim Caryo (à droite avec Mme Caryo) de Paris, à la synagogue de Belgrade. M. Lazare Avramovitch, président de l'Organisation Sépharadite de Belgrade, porte le Sefer



Au milieu. M. le docteur Isak Alcalay, grand rabbin de Yougoslavie, sénateur, et trois ministres officiants ouvrent la procession

# Sublime générosité

(Légende populaire arabe)

*A un moment où les relations entre Juifs et Musulmans menacent de se gâter par la faute des antisémites, il nous a paru à propos de publier le conte suivant qui met en valeur l'élan généreux de l'Arabe. Il est dû à la plume du brillant romancier sépharadi Yehuda Bourla, de Jérusalem. Il a été traduit de l'hébreu par C.*

On appliquait généralement au Cheik Merouan bin Fadal, chef de la tribu Chemila, le proverbe suivant :

*La générosité n'est pas le don d'un bien,  
Mais l'ardente chaleur offerte de nous-mêmes.*

Le cheik Merouan, bien qu'agé de soixante-dix ans, était encore aussi solide qu'un jeune homme de vingt ans. Son visage était plein de majesté et ses yeux, d'un éclat singulier, dévoilaient un cœur où s'abritaient la générosité et l'héroïsme.

En été comme en hiver, au printemps comme en automne, il y avait toujours de l'animation dans les tentes du cheik Merouan. Sa générosité qui s'était répandue bien loin, attirait irrésistiblement tout homme se trouvant dans la gêne et toute tribu se trouvant dans une situation difficile. Nombreuses étaient les tribus qui venaient les mains vides et qui s'en allaient les poches pleines. Mais, plus les largesses du cheik étaient grandes, plus la prospérité et l'abondance régnaient dans ses tentes, selon la volonté d'Allah, loué soit-il. Ainsi, lorsqu'il partait en guerre avec les hommes de sa tribu, il revenait toujours chargé d'un lourd butin qui lui tombait comme des sauterelles.

Il recevait aussi la visite de personnalités en vue, des chefs de tribu, des cheiks, des kalibs (écrivains) auxquels il accordait une hospitalité qui durait des semaines et même des mois, et, entre eux, ils se racontaient des histoires merveilleuses du temps jadis, les exploits magnifiques de tel ou tel cheik illustre.

Un jour, le cheik Merouan donnait un grand festin auquel assistaient de nombreux convives venus des quatre coins du pays. Mis en train par une atmosphère de vive cordialité et d'épanchements, le riche amphitryon prononça un discours où il dit en substance qu'il n'y avait, parmi toutes les tribus arabes, un homme aussi généreux, aussi bienfaiteur que lui (Djoud wahassané).

Une aussi catégorique affirmation ne pouvait rester sans réplique. Un des invités, un homme maigre, voûté et au regard sévère, de sa place, riposta :

— Il y a mieux que toi, il y a...

— Et comment se nomme-t-il ? interrogea le Cheik Merouan, en se contenant.

— Cheik Saoud, de Palmyre, au nord de notre pays.

— Et qu'a-t-il fait pour mériter que tu le places au-dessus de moi ?

La réponse de l'interrupteur fut longue. Les paroles coulèrent de sa bouche comme une cascade. Ce

qu'il raconta de la munificence de Cheik Saoud, de sa haute autorité, de son étonnante activité et du ruissellement de sa générosité, jamais oreille arabe ne l'avait entendu avant. A mesure qu'il parlait, le prestige de Cheik Merouan pâlisait devant l'assemblée, comme pâlit la lumière de la lune à mesure que se lève le soleil.

Cheik Merouan, touché au vif, s'attrista et se tut.

Le lendemain, il ordonna qu'on lui sellât sa jument, en précisant qu'il ne voulait d'aucune escorte. Il cachait le dessein de se rendre seul chez Cheik Saoud, pour le mettre à l'épreuve et pour se convaincre par soi-même si son interrupteur avait dit vrai ou non.

La route fut longue — vingt jours de marche sur sa monture, une belle jument de race.

Le voici aux abords du campement du Cheik Saoud. Cherchant des yeux, il avise la tente de la première femme du cheik. Il s'y dirige, descend de sa jument et se présente sans se nommer. La maîtresse de céans l'accueille avec beaucoup de révérences et lui sert de l'eau pour sa toilette et du café. Puis, elle lui dit, d'un ton très courtois :

— S'il vous agrée, noble hôte, veuillez aller dans la tente des hommes, où vous pourrez vous reposer à votre gré parmi les invités.

— Non, répondit Cheik Merouan, je suis votre hôte et non le leur.

Surprise d'entendre de telles paroles, elle réfléchit un instant, puis elle interrogea :

— Et comment vous appelez-vous, Cheik ? Puis-je le savoir ?

— A quoi bon, répliqua Cheik Merouan, je ne vous dois pas plus d'argent que vous ne m'en devez. Je suis un hôte.

La femme alla vite trouver son mari dans sa tente où il tenait compagnie à ses invités et lui rapporta les paroles étonnantes du voyageur. Mais le mari, imperturbable, ordonna :

— Qu'il reste dans sa tente, si telle est sa volonté.

A midi, la femme du Cheik Saoud fit égorger un beau mouton gras et servit, elle-même, son hôte à déjeuner. L'homme mangea à sa faim et demeura toute la journée dans la tente, silencieux, fumant et égrenant son chapelet.

Au déclin du jour, elle lui servit à dîner, puis elle le pria d'aller se coucher dans la tente d'en face, où elle lui avait préparé un lit. Mais le voyageur insistait :

— Je suis votre hôte, je suis venu vers vous, je ne bougerai donc pas d'ici. Je coucherai où vous coucherez.

La femme, toute ahurie, alla raconter à son mari ce qui lui arrivait. Au bout de quelques instants de réflexion, Cheik Saoud interrogea :

— Quel aspect a-t-il ? Serait-il un fou ?

— Non, répondit la femme. Son aspect est normal,

son regard droit, régulier. Ne voudriez-vous pas aller lui parler ?

— Cette attitude du voyageur est sans doute bizarre et j'en ignore les motifs. Mais c'est toujours un hôte et je ne puis rien lui refuser.... Fais ce qu'il te demande. Prépare son lit dans la tente et couche là jusqu'au matin.

La femme obéit. Elle eut seulement soin de laisser de la distance entre les deux lits. Sur ce, le voyageur se rebiffa :

— Pourquoi faites-vous cela ? Vous m'offensez en vous éloignant de moi, comme si j'étais un impur, un homme sale et vulgaire. Je ne me coucherai pas avant que vous n'ayez approché votre lit du mien.

La femme courut de nouveau chez son mari et le pria de la débarrasser d'un hôte aussi importun. Mais, Cheik Saoud lui répondit qu'il n'avait pas le droit d'offenser son hôte tant qu'il ne s'était pas rendu coupable d'un acte répréhensible. Il lui enjoignit donc de lui obéir.

Le voyageur mit son sabre entre les deux lits contigus, tourna le dos à la femme et s'endormit.

A minuit, Cheik Merouan se leva, alluma une lampe, prit une feuille de papier et écrivit :

« Heureuse la nation qui a un homme tel que Cheik Saoud. S'il vous arrivait un mauvais jour, venez vous abriter sous mon toit. — Cheik Merouan bin Fadal ».

Il glissa doucement la feuille sous l'oreiller, monta sur sa jument et partit dans l'obscurité de la nuit.

Cinq années s'étaient écoulées. Un jour, des tribus arabes, rancunières et vengeresses, se jetèrent en grand nombre sur Cheik Saoud et ses tribus, tuant sans pitié, hommes, femmes et enfants, volant et dépouillant. Le carnage fut tel qu'il ne resta au Cheik Saoud, de toute sa richesse, qu'une jument et un chameau, et de toute sa famille, que sa femme et deux enfants.

Au plus fort de sa détresse, Cheik Saoud se souvint du mot écrit laissé par Cheik Merouan.

— Où est-il, ce papier ? demanda-t-il à sa femme. Elle alla et le rapporta.

Et, se levant, il dit à sa femme et à ses enfants :

— Allons chez lui !  
Ils montèrent donc à deux sur les bêtes et partirent.

Après dix jours de route, ils s'assirent près d'un puits pour prendre quelque repos et se restaurer. Soudain, un groupe de piétons arabes, nu-pieds, poussiéreux et fatigués, passa, se dirigeant vers le Sud.

— Où allez-vous ? leur demanda Cheik Saoud.

— Nous allons chez le Cheik Merouan, pour lui demander un don.

— D'où êtes-vous ?

— De l'Est du désert. Voici le dixième jour que nous marchons, et la distance est de vingt jours.

Le Cheik Saoud, qui avait un cœur tendre et généreux, s'affrista à la vue de ces miséreux qui faisaient un voyage si exténuant pour chercher du secours. Il leur dit :

— La route est longue encore devant vous. La fatigue vous épuisera. Je vous offre ma jument et mon chameau.

— Et vous, comment pourrez-vous marcher à pied ?

— Nous avons fait déjà un long chemin sur nos montures, et nous sommes près d'arriver.

— Nous ne pouvons pas accepter, c'est inconvenable.

— Acceptez au moins la jument, et nous garderons le chameau.

Cette proposition mit tout le monde d'accord. Les Arabes prirent la belle jument et partirent. Quant au Cheik Saoud, il se résigna à marcher à pied derrière le chameau, monté par sa femme et ses deux enfants.

Lorsqu'il arriva auprès de Cheik Merouan, et qu'il lui présenta le papier écrit de sa main, ce dernier témoigna une grande joie. Il appela ses hommes en s'écriant :

— Venez voir mon frère ! Venez voir mon frère !

On s'assit, on mangea et on but. La réjouissance fut grande.

Par déférence, la femme de Merouan offrit à son hôtesse sa propre tente et alla coucher ailleurs. Pendant ce temps, les hommes, rassemblés près de leurs tentes, chantaient et se racontaient des anecdotes.

Lorsque vint l'heure de dormir, on conduisit Cheik Saoud près de la tente de sa femme, mais Cheik Saoud, en y entrant, vit un jeune homme couché près de sa femme. Il entra immédiatement en colère et, tirant l'épée du fourreau, il le tua. Réveillée par le bruit, la femme de Saoud reconnut le corps du jeune homme et, désespérée, elle dit à son mari en pleurant :

— Qu'avez-vous fait, mon mari ? C'est Hamdan, le jeune fils du Cheik Merouan, qui a dû me prendre pour sa mère.

A ces paroles, Cheik Saoud crut s'évanouir, et, dans son désarroi, il maudit Satan.

Cheik Merouan apprit sur-le-champ le désastre. Il courut vers ses hôtes, et, d'une voix étouffée, il dit :

— Chut ! Pas un mot ! Prenez garde de n'en rien dire à personne.

Le père meurtri emporta le corps de son fils hors du camp, aussi loin que la portée d'une flèche, et le déposa là sur le sol. Puis il retourna dans la tente du crime, essuya les taches de sang et alla se coucher.

Le lendemain, tout le monde se remit à boire et à manger, comme si rien n'était survenu. Le festin de sept jours annoncé, devait continuer.

A la fin du petit déjeuner, comme le soleil dardait ses rayons brûlants, le Cheik Merouan sortit, regarda tout autour le plus innocemment du monde et dit à ses hommes, d'une voix naturelle :

— Allez réveiller mon fils qui est étendu là-bas. La chaleur va le tuer.

Un à un, ses hommes s'approchèrent du cadavre, mais ils s'immobilisèrent là et n'eurent pas le courage de retourner vers Merouan pour lui annoncer le malheur.

Alors le Cheik se leva, les rejoignit et, affectant une grande colère, il s'écria :

— Malheur aux Arabes de la Vallée ! Ce sont eux qui par rancune ont tué mon fils ! Je suceraï leur sang !

Plusieurs années après, lorsque ses enfants eurent grandi, il les appela et leur dit :

## Y a-t-il réellement du nouveau sur Spinoza ?

Il est nécessaire de dissiper un certain malentendu auquel a donné lieu une interprétation quelque peu hâtive sur la vie et la doctrine de Spinoza. Nous n'avons pas l'intention d'évoquer ici de nouveau les grandes vertus de l'auteur immortel de l'*Éthique*. Spinoza peut avoir eu des défauts et des qualités : c'est tout à fait humain. Le rôle de l'écrivain, dans ce cas, est de mettre en lumière fidèlement tous les traits, bons ou mauvais ; peu importe sa sympathie ou son antipathie envers son sujet. Il doit être objectif : c'est là un point essentiel dans un travail probe et honnête.

Le débat se ramène au fond sur une publication assez récente, *Spinoza Mercator et Autodidactus*, par A. M. Voz Dias et W. F. Van der Tack. D'après ces documents inédits, qui sont empruntés d'ailleurs aux registres de la communauté israélite d'Amsterdam (1), nous voyons que la situation des Juifs à Amsterdam en 1656, à l'époque de Spinoza, était prospère ; que le grand-père Abraham d'Espinoza fut administrateur du *Bet-Haïm* en 1625, 1627-1628, faisait partie des *Senhores Quierse*, puis en 1627-1628-1629 des *Senhores Deputados* et en 1629-1630 des *Parnassim de Mahamad de Bet* ; que le fils de ce dernier, Micaël, le père de Spinoza, faisait partie depuis 1633 des mêmes assemblées et était élu président de la *Santa Companhia de Dolar Orphas et Donzellas*, et administrait la Banque des prêts et avances, où son compte accusait, au moment de sa mort, un crédit de plus de 60.000 florins ; qu'il existait, outre Isaak, le frère aîné de Spinoza, un frère cadet ou jumeau, ou demi-frère, qu'on ignorait (c'est là, peut-être, le plus important de ces documents) nommé Gabriel ; et qu'enfin, Spinoza, de bonne heure, s'occupait d'affaires commerciales. Ce Gabriel était l'associé de Bento, c'est-à-dire le philosophe. Spinoza est qualifié dans ces documents « un marchand portugais de cette ville », et Gabriel est désigné son « frère et compagnon ». Micaël de Spinoza mourut le 28 mars 1654, et à la fin de l'année 1655, Bento dirigeait en personne la maison

de commerce et effectuait les opérations normales d'un commerçant. C'est seulement en mars 1656, deux ans après la mort de son père, que Spinoza commença à se retirer des affaires.

Voilà à peu près l'essentiel qui se dégage de ces documents. Ce qui paraît réellement nouveau, c'est surtout l'existence d'un frère à Spinoza nommé Gabriel, sur lequel, d'ailleurs, flotte un certain doute. Quant au reste, divers auteurs l'ont déjà signalé *grosso modo*. Ainsi, par exemple, en ce qui concerne la prospérité des Juifs à l'époque de Spinoza, on en trouve l'indice le plus positif dans les œuvres de Rembrandt. Ce grand artiste a mis nettement en relief non seulement leurs qualités morales et spirituelles, mais aussi tout ce qui touche à la vie courante.

D'aucuns sont surpris que Spinoza fût dans l'aisance. N'avait-il pas une servante quand il s'occupait de ses affaires commerciales ? Mais il n'y a rien d'étrange à cela. Nous savons déjà que ses parents étaient de riches négociants. Le grand-père et le père de Spinoza furent successivement présidents de la communauté. Or, pour ceux qui connaissent un peu de près le caractère de nos communautés, savent qu'un poste de président n'est malheureusement accordé qu'à ceux qui jouissent d'une certaine fortune.

Le point le plus délicat est ailleurs. D'après ces documents, on se laisse aller à un commentaire qui dénature, pour ainsi dire, non pas la biographie de Spinoza, ce qui peut à la rigueur présenter un intérêt secondaire, mais sa doctrine même, ce qui est plus grave. Spinoza possédant une certaine fortune, saura se défendre plus tard dans diverses circonstances avec une prudence excessive. En ce sens, M. Rivaud (1) n'hésite pas à dire :

« Spinoza vit de fort peu de choses ; il refuse les offres d'amis obligeants. Mais, par ailleurs, au témoignage de Rieuwertz, il n'est jamais embarrassé pour se procurer de l'argent quand il en a besoin. Spinoza est dénoncé et menacé à plusieurs reprises ; des pamphlets injurieux circulent contre lui.

(1) Nous avons signalé nous aussi l'importance des documents qu'on peut extraire des registres de la communauté. Cf. p. 13, *Spinoza, sa vie et sa philosophie*.

(1) *Documents inédits sur la vie de Spinoza*, Revue de Métaphysique et de morale, 1934, p. 260.

— Allez, mes enfants, auprès de votre oncle, le Cheik Merouan, et dites-lui ceci : « Ainsi parla notre « père : voici que nous avons grandi, nous sommes « devenus des hommes. Viens prendre ta revanche « du sang ».

Les fils de Cheik Saoud obéirent. Ils se rendirent

auprès du Cheik Merouan et lui répétèrent les paroles de leur père, mais celui-ci, pour toute vengeance, leur offrit d'épouser ses deux filles, toutes deux jeunes et jolies.

(Traduit de l'hébreu par C...) Yehuda BOURLA.

Mais il réussit toujours à éviter les poursuites qui atteignent ses amis. Les frères Koerhagt vont en prison parce qu'ils ont énoncé des idées très voisines des siennes. Tous deux succombent misérablement. Spinoza ne sera pas inquiété. Il a publié un livre terrible : *Le Traité théologico-politique*. »

En lisant ces lignes, Spinoza n'apparaît plus à nos yeux comme un saint, un véritable désintéressé. Cette prudence va s'accroître davantage en ce qui concerne les mesures prises pour l'œuvre qui résume sa doctrine, *l'Éthique*, qui paraîtra après sa mort. Cette œuvre, selon l'auteur que nous venons de citer, a été composée *volontairement* (c'est nous qui soulignons) dans une forme telle qu'il faut un long travail pour en pénétrer le sens. L'ennemi juré des théologiens a parlé leur langage avec tant de perfection que l'on y perd son latin, et qu'on découvre seulement avec effort quelles ont été les intentions de l'auteur. Toute sa vie, Spinoza a gardé un masque si bien appliqué sur ses traits, que seuls ses familiers les plus intimes ont eu, par instants, l'idée de sa personnalité véritable. Il a observé avec soin minutieux, la devise gravée sur son cachet : « Prends Garde ».

La prudence chez Spinoza est certes bien caractéristique ; elle se remarque dans ses lettres (1), si bien que celles-ci sont expurgées par les premiers éditeurs. La prudence, après tout, a sa raison d'être dans certaines circonstances évidemment particulières. Elle était même indispensable à l'époque de Spinoza, où il y avait un certain risque à exprimer une pensée librement. On la retrouve chez Descartes et chez d'autres grands hommes contemporains de Spinoza. Cette prudence, pourtant, (comme nous l'avons fait remarquer à M. Rivaud dans une longue conversation amicale), ne touche pas à l'écrit de *l'Éthique*. La philosophie profonde de Spinoza, dont l'accès est certainement difficile, se caractérise par une abstraction très dense. On voit, d'ailleurs, à peu près la même façon d'abstraire et de condenser les idées chez des penseurs juifs avant Spinoza, en particulier Salomon Ibn Gabirol ou Hasdaï Crescas. Je ne crois pas que les démonstrations d'ordre géométrique, dont Spinoza se sert, constituent une mesure de prudence pour obscurcir l'œuvre. Ces démonstrations, qui sont inspirées de Descartes, s'efforcent plutôt à donner une certaine clarté, une certaine rigueur à l'enchaîne-

ment de ses idées. Comme je l'ai montré ailleurs, la philosophie de Spinoza est intuitive, et pour la comprendre il faut « s'incarner en quelque sorte dans l'âme de ce philosophe » (1). En un mot, on ne peut la pénétrer sans un grand effort de méditation et d'intuition.

Mais tout ce qu'on peut dire de mal sur Spinoza n'est pas, en réalité, susceptible de lui nuire. Chose curieuse, ce n'est pas la première fois qu'on assiste à une critique plus ou moins sévère de la vie et de la pensée de Spinoza. Il en a connu au cours des siècles bien d'autres, et son prestige n'en a pas été amoindri. Disons, cependant, que la biographie, quelle que soit sa valeur, est loin de présenter dans son ensemble une exactitude rigoureuse. Elle ressemble à l'histoire qui implique, elle aussi, une certaine dose d'incertitude. C'est pour cette raison que nous n'avons pas hésité à écrire, dans le chapitre relatif à la vie du philosophe : « Il est assez difficile de relater d'une manière *précise* la vie de Spinoza. » (2)

S'il y a réellement possibilité de faire ressortir les traits significatifs de Spinoza, c'est dans son œuvre qu'il faut aller les chercher. Elle reflète puissamment toute sa vie.

Dans notre livre nous en avons, à dessein, reproduit une page très décisive qui caractérise d'une manière pénétrante l'aspiration du philosophe dans ses sourdes tortures intérieures. « Je résolus enfin, écrit Spinoza, : au premier regard, en effet, il semblait inconsidéré, pour une chose encore incertaine, d'en vouloir perdre une certaine ; je voyais bien quels avantages se tiraient de l'honneur et de la richesse et qu'il me faudrait en abandonner la poursuite, si je voulais m'appliquer sérieusement à quelque entreprise nouvelle ; en cas que la félicité suprême y fût contenue, je devais donc renoncer à la posséder ; en cas, au contraire, qu'elle n'y fût pas contenue, un attachement exclusif à ces avantages me la faisait perdre. » (3)

Cette décision suprême, qui amène Spinoza à abandonner richesses et honneurs susceptibles, selon ses propres termes, de lui « faire perdre la félicité suprême », montre mieux que tout commentaire le vrai visage du sage, le véritable saint sincèrement désintéressé.

Henri SEROUYA.

(1) V. notre livre : *Spinoza, sa vie et sa philosophie*, p. 26.

(1) *Spinoza, sa vie et sa philosophie*, p. 37.

(2) *Spinoza, sa vie et sa philosophie*, p. 13.

(3) *De la réforme de l'entendement*, I, I, voir notre *Spinoza*, pp. 40-41-42.

## L'œuvre active et écrite de Bernard Lazare

Bernard Lazare, dont nous retraçons ici la physiologie, est né à Nîmes, le 14 juin 1865. Lui-même aimait à rappeler ses origines sépharadites. Après des études faites au lycée de sa ville natale, il vint à Paris à l'âge de 21 ans. Il collabora à de nombreux journaux politiques et littéraires: la *Nation*, le *Voltaire*, l'*Événement*, le *Journal*, l'*Echo de Paris*, le *Figaro*, les *Entretiens Politiques et Littéraires*, etc. Il a publié deux recueils de contes, le *Miroir des Légendes* et la *Porte d'Ivoire*; un recueil de critique littéraire, *Figures Contemporaines*; un roman à thèse sociale, le *Porteur de Torches*. A 29 ans, en 1894, il osa s'attaquer à ce vaste sujet: l'*Antisémitisme, son histoire et ses causes*, qui força le respect même de ses plus féroces ennemis. Deux ans après, il se jeta le premier dans la bataille pour le capitaine Dreyfus et abandonna tous ses travaux, qui laissaient entrevoir un brillant avenir littéraire, pour la défense de l'innocent, d'abord, puis, pour la défense de tous les Juifs opprimés. Il y développa une activité



Bernard LAZARE

prodigieuse, publiant des brochures, de nombreux articles, faisant des conférences, effectuant des démarches, accomplissant des voyages. Il trouva le temps, avec cela, de réunir une précieuse bibliothèque, qui se trouve actuellement à la Bibliothèque de l'Alliance Israélite Universelle.

Exténué, fatigué, ne s'accordant aucun répit pour son repos ni pour les soins dont il avait besoin, il succomba, après une courte maladie, le 3 septembre 1903, ayant à peine dépassé sa trentehuitième année.

Il préparait, outre les ouvrages cités plus haut, plusieurs études sur les questions juives. C'est ainsi qu'il travaillait sur une *Histoire Économique des Juifs*, la *Superstition chrétienne du meurtre rituel*, *Sionisme et Assimilation*, les *Juifs de Russie*, ainsi que le *Fumier de Job*.

En exergue de ce livre publié en 1928, on lit: « Voyez Job sur son fumier, râclant ses ulcères, se plaisant dans

ses plaies. Voyez le peuple comme vous l'avez fait, Chrétiens, et vous, Princes des Juifs ».

Lorsqu'il apparut que le jugement condamnant le capitaine Alfred Dreyfus pouvait être une erreur judiciaire, les uns n'entreprirent la lutte que pour la libération d'un innocent; d'autres, au contraire, élevèrent leurs forces au-dessus de ce cas particulier. Ils combattirent parce que ce cas particulier était dénonciateur d'une situation qui risquait de devenir autrement dangereuse et pouvait entraîner des conséquences autrement graves.

Bernard Lazare qui, dans l'affaire Dreyfus, fut le tout premier à parler, qui demanda même dans la brochure qu'il y consacra: « Resterai-je seul à parler au nom du droit? » — fut aussi celui qui, avec le plus de passion, de dévouement et de clairvoyance, engagea le combat et le fit déborder du cadre de l'Affaire: contre l'antisémitisme, pour la justice. « J'ai parlé, disait-il, parce qu'il m'était démontré que le droit avait été méconnu, la justice

violée ; j'ai parlé pour le salut d'un seul, mais au nom du salut de tous. (1)

Et, autre part, il écrivait : « ...Dreyfus m'est apparu comme le symbole du Juif persécuté. Il a incarné en lui, non seulement les séculaires souffrances de ce peuple de martyrs, mais les douleurs présentes » Ce salut, et le remède à ces douleurs présentes, Bernard Lazare les voyait dans la justice plus largement équitable et dans la liberté plus entièrement étendue. Charles Péguy, à qui il faut se rapporter quand on veut bien saisir la physiologie de Bernard Lazare, écrit : « Il avait la liberté dans la peau ; dans la moelle et dans le sang ; dans les vertèbres... Je n'ai jamais vu un homme croire, à ce point, avoir à ce point la certitude, avoir conscience à ce point qu'une conscience d'homme était un absolu, un invincible, un éternel, un libre ; qu'elle s'opposait victorieuse, éternellement triomphante, à toutes les grandeurs de la terre. » (2)

On peut dire de Bernard Lazare qu'il était un véritable descendant des Prophètes. Comme les Prophètes, il ne fit de sa vie qu'un combat, comme son œuvre ne fut qu'une polémique. Non point cette polémique qui, stérile pour le bien général, est profitable pour ceux qui, ne cherchant dans l'existence qu'une jouissance égoïste, n'y poursuivent que l'assouvissement de basses vengeances, n'en attendent que les avantages matériels en échange de toutes les bassesses et de toutes les compromissions !

Comme les Prophètes, Bernard Lazare ne vivait pas dans l'attente des récompenses d'ici-bas et ne craignait pas d'attaquer les plus puissants quand ils se confondaient avec les plus méchants.

Hélas ! Ceux-là mêmes qu'il se donna pour mission de défendre — les Juifs — le méconnurent avant d'avoir senti le grand danger s'appesantir sur eux, comme ils l'oublièrent après qu'ils crurent ce danger définitivement éloigné.

Joseph Reinach, au lendemain de la publication de la polémique que Bernard Lazare soutint contre Edouard Drumont, lui écrit : « Je me suis laissé dire que, dans l'un de vos ouvrages, vous aviez dit du mal de moi. Cela m'avait laissé indifférent... Aujourd'hui, je le regrette, parce que je viens de lire votre brochure sur l'antisémitisme (3) et que je ne

puis résister au plaisir de vous adresser mes félicitations les plus sincères... Vous êtes, dans ces quelques pages, tout à fait dans le vrai et vous y exprimez avec beaucoup de force, des idées que je crois très justes. Seulement, il faut continuer cette campagne. »

Et pour un Joseph Reinach qui, après l'avoir méconnu, l'exhorta à poursuivre son activité, combien furent les autres, qui oublièrent, abandonnèrent et même poursuivirent Bernard Lazare d'une haine féroce, une fois Dreyfus libéré, quand ils pensèrent que la conscience de tout un peuple éveillée et mise

en garde contre l'injustice, les préservait à tout jamais du retour d'une pareille injustice !... « Les israélites français, la bourgeoisie juive de France ne pouvait pas suivre Bernard Lazare, qui desservait sa cause en la servant », écrira plus tard le rabbin Liber, prétextant que Bernard Lazare était « anarchiste »...

L'homme à qui un « israélite français », un « bourgeois juif de France » : Joseph Reinach, disait : « Vous êtes tout à fait dans le vrai »... « Vous exprimez avec beaucoup de force des idées que je crois justes », n'était plus qu'un « anarchiste », que l'on ne pouvait pas suivre. Mais, voilà, le danger était passé et la gratitude et la reconnaissance sont choses encombrantes, tout comme est encombrante la volonté d'une action à prolonger pour que la victoire obtenue profite à tous ceux, où qu'ils se trouvent, qui sont les victimes du même mal.

Aussi bien, trente ans après sa mort, et en des circonstances qui dépassent de beaucoup, malheureusement, en violences et en résultats, celles qui firent éclore l'Affaire Dreyfus en France, est-il bon de rendre hommage à la mémoire de Bernard Lazare, ne serait-ce que dans le but de rappeler son souvenir, et nous inspirer de son exemple. Peut-être, est-il permis de se dire que si l'on n'avait pas été aussi oublieux de son enseignement, s'il s'était trouvé d'autres après lui, pour « continuer cette campagne », peut-être n'assisterions-nous pas, aujourd'hui, à ce déchaînement féroce des haines antisémites.

Car, seul un aveuglement égoïste et une incompréhension obtuse peuvent laisser croire que l'explosion de l'hitlérisme est chose nouvelle et ne comporte d'autres remèdes qu'une attitude de négative compatissance. Dans une étude sur « Un an de national-socialisme », M. René Lauret écrit très justement : « La doctrine n'est pas neuve, pas plus en



Le Capitaine DREYFUS

(1) Bernard Lazare, *Comment on condamne un innocent*, 1898.

(2) Charles Péguy, *Notre Jeunesse*, Nouv. Revue Française, réédit. 1933.

(3) *Contre l'Antisémitisme (Histoire d'une polémique)*, réunion d'articles de Bernard Lazare, parus dans le *Voltaire*, Paris 1896.

Allemagne que dans l'Orient européen, ou même en France : la plupart des arguments des racistes nazis ont été formulés par Drumont il y a cinquante ans... » (1)

Précisément, c'est contre Edouard Drumont que Bernard Lazare soutint cette polémique retentissante qui devait, d'une part, attirer les encouragements de Joseph Reinach, et, d'autre part, provoquer un duel entre l'auteur de la *France Juive* et l'auteur de l'*Antisémitisme, son histoire et ses causes*.

« Hier, on spécifiait avec affectation que, sous le nom de juif, on désignait le loup-cervier de la Bourse, le financier louche, le financier marron, celui qui vivait de l'agio et de la prédation, sans distinction d'origine et de culte. Il s'en trouvait qui s'excusaient presque de se servir du mot juif, mot, disait-on, consacré par l'usage et dont les Israélites honnêtes auraient eu tort de se montrer froissés. Maintenant, l'heure est passée de la dissimulation ; on ne fait plus de différence, on n'établit plus de catégories. Pourquoi se cacheraient-ils ? Les juifs, fidèles à d'antiques traditions d'humilité, et par pusillanimité alavique, ne se défendent pas. Ils eussent dû se lever, se grouper, ne pas permettre qu'on discutât une minute leur droit absolu de vivre, en gardant leur personnalité, dans les pays dont ils sont citoyens. Ils ne l'ont pas fait. Ils ont préféré courber la tête, ainsi qu'ils le faisaient autrefois, quand le vent des persécutions, passant sur les ghettos sinistres, ranimant la flamme des bûchers fumants, faisait se ployer les échine et se recroqueviller les faibles et tremblantes âmes. Ils se sont dit : tout cela passera, laissons s'apaiser la tempête et feignons de ne pas entendre ; si nous ne répondons pas, on croira que nous ne sommes plus là et on nous oubliera.

« Pauvres esprits et pauvres cervelles, aveugles et sourds, sans intelligence, sans compréhension, sans courage et sans énergie ! »

Telles sont quelques lignes de la préface que Bernard Lazare écrivit pour son « Histoire d'une polémique ». C'est cela qui nous fait comprendre pourquoi Bernard Lazare ne pouvait pas être suivi. Pour avoir été conviés à leur propre redressement et à la défense de leur dignité d'hommes, les « bourgeois juifs de France » sentirent tout d'un coup le dérangement que cela provoquerait dans leurs petites habitudes de tranquillité et, décidément, ils préférèrent se faire oublier.

Que leur importait, à eux, que d'autres juifs, quelque part en Russie, en Galicie, en Roumanie, ailleurs, souffrissent et fussent persécutés ?...

Répondant point par point à Drumont, disant leur fait aux juifs honteux et pusillanimes, Bernard Lazare ne perdit pas cet optimisme et la foi dans la survivance du judaïsme qui sont à la base de toute son action. Parlant des prédécesseurs de Drumont — car celui-là, non plus, n'a rien inventé en cette matière — il lui écrit : « L'oubli dans lequel ils sont tombés pourrait servir à Drumont de sujet de méditation. Je le lui affirme : il y aura encore des juifs dans le monde que son nom aussi sera oublié, à moins qu'un Josèphe ne le conserve comme fut conservé le nom d'Appion ».

Et à ceux qui lui demandaient comment lui, un révolutionnaire pouvait s'occuper de ce problème si restreint de l'antisémitisme, il répondait : « ... les juifs ne peuvent pas cependant se laisser manger en souhaitant uniquement l'âge d'or où tous les hommes seront frères ».

Bernard Lazare ne se contenta pas d'écrire, d'invectiver et de discuter. Son œuvre active est aussi importante — peut-être même plus importante — que son œuvre écrite. Le rôle qu'il a joué pendant l'affaire Dreyfus est loin d'être limité par la brochure qui, au début, n'éveilla que scepticisme et méfiance, pour, ensuite, être le point de départ du réveil des hommes de bonne foi et des consciences sincères ; les articles, nombreux, qu'il écrivit durant toute la cam-

page de libération ne constituent pas, non plus, toute son action. Ce que furent ses démarches, ses visites, ses encouragements, ses conseils, sa parole, jamais on ne le saura. Cela constituait l'influence qu'il exerçait ; et l'influence se sent, se reconnaît aux résultats ; cela ne se peut désigner autrement, et après coup.

Après avoir étudié et approfondi le judaïsme à travers les ennemis mêmes du judaïsme ; ayant pris conscience du danger que constitue l'antisémitisme, Bernard Lazare qui, semble-t-il, n'avait rien de ce qu'il est convenu d'appeler un homme d'action, s'imposa le devoir d'essayer de sauver ceux qui en sont les victimes dans les autres pays. Il s'intéressa au sort des juifs d'Algérie, des juifs de Turquie, ceux de Roumanie, de Russie.

Il entreprit de nombreux voyages à travers tous les ghettos, pour étudier sur place la situation des juifs et les moyens de les faire émanciper. Il doit encore se trouver dans les archives de *L'Alliance Israélite Universelle* un document dont l'auteur était Salomon Reinach, qui renseigne sur la valeur et



Le père de Bernard LAZARE

(1) *Le Temps*, 9 février 1934.

l'intérêt de ces voyages. « ...Bernard Lazare, y est-il dit, avait commencé par aller passer quelques jours en Roumanie. Son voyage rapide a été signalé par toute la presse ; il a été interviewé, loué, injurié même ; bref, on s'est occupé de lui, et, par contre-coup, de ce qui le préoccupait ».

De ce voyage, Bernard Lazare avait rapporté une étude qui fit une grande impression. Il écrivit de nombreux articles qui attirèrent l'attention du monde sur l'oppression des juifs dans l'Europe Orientale. Ce n'est pas la place ici de reprendre dans ses détails ce problème. Il est seulement à admirer la clairvoyance de Bernard Lazare : dans une courte introduction à son ouvrage, passant très brièvement en revue la situation générale des juifs depuis leur émancipation en Europe Occidentale, il écrit : « ...on a vu la Diète bavaroise adopter par 77 voix contre 51 la proposition d'un député du centre catholique, limitant le nombre des juges israélites en Bavière. C'est là un fait isolé, ce n'en est pas moins un symptôme... » (1).

Hélas !...

Ce que fut ce voyage à travers la Roumanie antisémite, des journaux de l'époque en ont gardé le témoignage, ce fut une explosion de joie et d'espérance parmi ces populations misérables qui, connaissant de renommée le rôle de Bernard Lazare pour la défense du capitaine Dreyfus, l'accueillirent aux cris de : « Vive le Sauveur ! » Ils ne voyaient, ces Juifs persécutés en masse, qu'un autre juif persécuté dans la personne du juif Dreyfus. Le sentiment de la solidarité, chez eux qui ne pouvaient rien que prier pour la délivrance de l'innocent, les a fait se passionner pour le sort du condamné au point d'en savoir gré à son défenseur et de le saluer comme tel. Ils crurent aussi qu'ayant su prendre la défense de Dreyfus, il saurait prendre la leur. Mais le sentiment de la solidarité, il faut le croire, n'est pas si développé chez ceux qui pourraient le manifester de façon agissante... Et, en dehors de l'intérêt sentimental, fait peut-être encore plus de curiosité, l'entrepris de Bernard Lazare ne suscita aucune action bienfaisante.

D'autre part, Bernard Lazare dut, sur l'insistance du premier ministre de Roumanie, quitter le pays ; sa vie y était en danger.

A son retour, il n'eut plus le temps de continuer la mission qu'il s'était imposée. Il tomba malade et, moins de deux ans après, il mourut, âgé seulement de trente-huit ans... (2)

C'est à la lumière de cette vie trop courte, mais si noblement remplie, qu'il faut regarder sa principale œuvre écrite : *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*.

Combien fragiles et mesquins peuvent être les reproches adressés à ce livre !

Issu d'une vieille famille depuis longtemps installée sur le sol français, en cette Provence où les juifs furent si nombreux à vivre dans l'ignorance totale de ce que pouvait être la persécution, lui-même, Bernard Lazare, n'avait reçu qu'une formation qui le tenait éloigné des problèmes juifs. A vingt et un ans il vint à Paris où il fréquenta les cercles intellectuels de l'époque. Il commença à se créer une situation dans le journalisme et dans la jeune litté-

ture dont on pouvait prévoir les plus belles réussites. Là encore, il ne rencontre aucun obstacle en raison de ses origines. Et, pourtant, poussé par une force intérieure et mystérieuse, il se passionne pour la question juive. Huit ans après son arrivée à Paris, — en 1894 — l'année même de la condamnation de Dreyfus, qui pendant deux ans ne suscita d'intérêt que dans la famille du condamné et chez les antisémites qui cherchaient à exploiter cette condamnation contre tous les juifs de France — il publie *L'Antisémitisme*.

Si, n'ayant connu la condition des juifs qu'à travers des livres et des documents, il a pu écrire, à peine entré dans le domaine de ses recherches : « Les juifs veulent vivre à part : on se sépare d'eux. Ils détestent l'esprit des nations au milieu desquelles ils vivent : les nations les chassent » (1). Si, croyant déjà apercevoir les raisons profondes de l'antisémitisme, il a pu les cristalliser dans ce mot : « l'insociabilité » des juifs, Bernard Lazare, après l'épreuve de l'Affaire Dreyfus, et, surtout, après avoir étudié le judaïsme sur le vif, pourrait-on dire, est revenu sur ce premier jugement. Il a compris que le « renoncement » n'était pas, non plus, la solution et la fin de l'antisémitisme.

« En effet, écrivait-il, quand le juif eut rompu les barrières qui le séparaient du monde, il se déjudaïsa lentement et de plus, comme je l'ai souvent écrit, comme nous ne saurions trop le redire, il se corrompit au contact de la société chrétienne ; il perdit ses vertus propres et ne gagna que les vices de ceux qui l'entouraient. Il devait ses qualités au milieu qu'il abandonnait, à une éducation spéciale qui était dans sa norme et ces qualités avaient été en outre fortifiées par les conditions séculaires d'existence qui lui avaient été faites ».

Et, parlant des juifs qui, pour mériter l'émancipation, s'imaginent devoir tout abandonner : leur fierté et leur personnalité, leur dignité et leurs origines, il ajoute : « Depuis cent ans, le juif se met dans la situation d'un pauvre auquel, par bienveillance, on a fait un don. Il ne se rend pas compte qu'on ne lui a rien donné du tout, qu'il a simplement récupéré ce dont on l'avait abominablement spolié, c'est-à-dire ses droits d'homme et que s'il doit partout où il se trouve remplir ses droits de citoyen et travailler à l'œuvre du progrès humain, rien ne peut l'obliger à oublier son passé ni à renoncer à sa personnalité.

« Il a oublié, cependant et il a renoncé. Volontairement, il s'est amputé, en repoussant loin de lui toute éducation juive, en ignorant son histoire, ce qu'il avait été, ce qu'avait fait son peuple, quelle avait été sa pensée » (2).

Dans la polémique contre Drumont, déjà citée plus haut, Bernard Lazare disait lui-même de son ouvrage : « Je réécrirais aujourd'hui ce livre que j'aurais sans doute bien des choses à y changer, bien des choses à y ajouter... »

On peut imaginer le sens de ces changements que la mort ne lui a pas permis d'apporter.

Tel quel, pourtant, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* reste un monument solide d'érudition, de sincérité, de recherches et d'impartialité.

A. CHERCHIEVSKY.

(1) *Les Juifs de Roumanie*, dans les Cahiers de la Quinzaine février 1902.

(2) Septembre 1903.

(1) *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, p. 58, Edit. Jean Cres, 1934.

(2) *Le Nationalisme et l'Émancipation Juive*, dans l'*Echo Sioniste*, 20 avril 1901.

# Grandeur et Décadence du "Ladino"

(Le rôle des Juifs de Salonique)

(Suite et fin)

## IV

Fermons ici la parenthèse et revenons au judéo-espagnol que les Juifs d'Orient ont cultivé avec amour. Loin de subir la moindre altération, la langue a acquis une suavité, une grâce, une souplesse que n'ont connues aucun des idiomes littéraires de l'époque. Citons au hasard les noms de quelques auteurs et ouvrages que Kaysserling ne mentionne pas :

Don Yéhuda Senor Benveniste, fils de Don Abraham, ministre des finances espagnoles. Il sauva une partie de sa fortune et fonda la plus riche bibliothèque connue alors, qu'il mit à la disposition des étudiants. Cette bibliothèque était composée, en majeure partie, d'ouvrages castillans.

Don Chémouel Benbanaste, fondateur, lui aussi, d'une très belle bibliothèque, connue sous le nom de *Midrach Don Chémouel* ;

Rébi Jacob ben Habib, auteur de *Aïn Yaacov* (l'Œil de Jacob) ;

Rébi Joseph Passy, savant de haute valeur, qui fut le précepteur des familles les plus illustres. Don Isaac Abravanel lui confia l'éducation de son fils, qui fut, par la suite, ministre de Don Pedro de Tolède. L'enseignement de Rébi Joseph Passy était donné en hébreu et en castillan ;

Don Chélomo ben Habib, petit-fils du ministre Don Chemtov. Il fut professeur d'Université, à Saragosse, avant de venir à Salonique ;

Les Taïtassac, qui illustrèrent de leurs écrits le seizième et le dix-septième siècles.

Rébi Moché Almosnino, auteur du chef-d'œuvre : *El Regimiento de la vida* et de *Extremos y Grandezas de Constantinopla*. (Kaysserling le place comme citadin d'Amsterdam).

L'illustre poète Abraham Lebel Hazan, auteur du poème *Ahot-Kétana*. Tous ses écrits furent traduits en castillan (ladino) ;

Le non moins célèbre Chélomo Elkaba Halévy, auteur de *Léha Dodi*, un des joyaux de la liturgie juive séfaradite, mis en musique par plusieurs compositeurs ;

Le médecin réputé de Salamanque, Amatus Lusitanus, dont la plupart des ouvrages, écrits en latin, furent traduits en castillan ;

Le grand mécène Guédalia Ibn Yahia, poète élégiaque, le Cyrano de son temps. Il fut le protecteur d'Amatus Lusitanus ;

Le Docteur Moché Amaraggi, médecin du sultan de Constantinople (1). Il vint finir ses vieux jours à Salonique, sa ville natale, où il fit le plus noble

usage de sa fortune, soutenant de nombreux savants entre autres le philosophe Chabétay Yona ;

Le Docteur Samuel Uziel, contemporain de Lusitanus ; auteur de plusieurs travaux très appréciés ;

Le célèbre épistolier Haïm Moché Chabétay, qui a donné des consultations par milliers à des correspondants de tous les pays ;

L'éminent talmudiste Rébi Chémouel de Médina (Moarachdam), écrivain brillant, orateur émérite, organisateur des premières institutions d'utilité publique. Ses controverses sur Joseph Caro lui valurent une réputation mondiale.

Le Docteur Moïse Allatini, dont un ancêtre, Vital Allatini, fut médecin du pape Julius III (Vital Allatini était l'oncle maternel de David de Pomis, dernier descendant des chefs Juifs que Titus avait amenés en otage de Jérusalem).

Les professeurs Isaac et Maïr Arama, dont les ouvrages se trouvent à la Bibliothèque nationale de Paris et qui eurent en Espagne des ascendants très estimés comme écrivains.

On pourrait énumérer des dizaines d'autres célébrités juives de Salonique qui maintinrent, durant deux siècles, haut et ferme, le flambeau de la civilisation.

Entre beaucoup d'autres ouvrages, citons encore :

*Cantares y Loores*, de Abraham Isaac Laniado (16<sup>e</sup> s.).

*La Vara de Yehuda*, de 1640.

*Obligacion de los Corazones*, de Zadig ben Yossef (16<sup>e</sup> siècle).

*Opiniones de Filosofos*, de Aaron Afias (16<sup>e</sup> siècle)  
*Méam Loez*.

(Sur les quarante-et-une éditions de cet ouvrage qui a exercé une influence considérable au sein des masses juives, Kaysserling n'en cite qu'une).

*Complas de Yossef Azadik*, de Abraham de Tolledo (1732).

*La Moral en Versos*, de Yomtov Magoula (1756).

*Ordene Cantar* (auteur inconnu).

*Complas de Hanouca*, de Tou-Bichvat, de Pourim, de Pessah, etc...

*Mi Camoha*, *Reyno Aotomani*, *Louah Aarez*, *Meza del Rey*, *Poemas*, *Poesias*, *Azaroth*, *Recontos Morales* les œuvres de Abraham ben Isaac, de Belgrade (17<sup>e</sup> siècle), de Abraham Moché Tadjer, de Sofia ; de Semah Rabiner, de Capon, ainsi que d'autres prosateurs, glossateurs et poètes de Bosnie, etc., etc., etc.

M. Abraham Yaari, de Jérusalem, vient de publier le catalogue des ouvrages en judéo-espagnol que l'Université Hébraïque a pu grouper dans sa Bibliothèque. Ce catalogue donne la nomenclature de 863 volumes imprimés et dont plus de la moitié ont vu le jour dans les dernières quarante années. Une infime minorité de ces ouvrages est citée par

(1) Le sultan Suleiman le Magnifique avait à son service trois médecins juifs, dont un oculiste. Celui-ci fut délégué à la cour de France pour donner des soins à François 1<sup>er</sup> qui était atteint de la cataracte (Carmoly, *Les Médecins juifs*.)

Kaysserling. D'après l'éminent historien contemporain Salomon Rozanès, de Sofia, que j'ai consulté, le nombre des ouvrages publiés jusqu'à ce jour en *ladino*, doit atteindre 2.000 volumes. Le catalogue de Yaari ne mentionne donc que les deux cinquièmes de la totalité des publications. Aux 2.000 unités dont parle Salomon Rozanès, il y a lieu d'ajouter les productions littéraires et d'imagination publiées seulement dans les journaux de langue judéo-espagnole et qui dépassent 500, ce qui fait en tout 2.500 œuvres imprimées.

Les manuscrits castillans et *ladino*, composés par des écrivains Juifs ou les concernant, et renfermés dans les réserves des bibliothèques publiques et privées des pays de l'ancien et du nouveau continent ne sont pas inférieurs à 500. Si l'on tient compte aussi des ouvrages disparus au cours des calamités qui ont frappé les centres culturels juifs, on arrive à une production totale des plus considérables. Le professeur Mercado Covo, de Salonique, que j'ai mis à contribution pour ce petit travail, m'écrit que l'incendie catastrophique de 1917 et ceux qui ont été allumés au cours des siècles dans la métropole de la Macédoine, ont détruit plusieurs centaines d'ouvrages rares et de manuscrits précieux. Il n'est donc pas exagéré de soutenir que plus de 4.000 œuvres, manuscrites ou éditées, ont été produites par les Juifs sépharadis depuis le premier exode de 1492 jusqu'aux temps présents. Que nous sommes loin des soixante et quelques ouvrages cités en tout et pour tout par Kaysserling !

## V

Le seizième et le dix-septième siècles furent donc l'âge d'or du *ladino* et du séfaradisme oriental. A cette époque bénie, les Juifs de Salonique ne possédaient pas seulement le savoir, ils détenaient aussi entre leurs mains la richesse, l'industrie, le commerce, les monopoles, en un mot, ils avaient la haute direction de la vie spirituelle, sociale et économique. Le sabbat était alors observé avec une noble gravité. Les fêtes religieuses se célébraient au milieu d'un faste inouï et les cérémonies du culte se déroulaient avec une solennité que nous ne connaissons peut-être jamais, que nous ne soupçonnons même pas. Le jour de l'An, le jour du Grand Pardon, à Soucoth, à Pâque, les synagogues étaient illuminées extérieurement et toutes les maisons pavoisées.

Ayant apporté d'Espagne, le goût du luxe, des ornements et des belles manières, les femmes juives, sans se départir de la dignité et de la décence qui sont de rigueur au sein des familles d'Israël, portaient des étoffes chatoyantes, aimaient à se parer comme des reines et ne dédaignaient pas de se faire voir. Elles se promenaient à cheval, faisant caracoler leurs montures, en amazones accomplies. On les regardait et on les admirait pour leur beauté éblouissante, pour leur grâce, pour leurs charmes, pour leur esprit aussi, car elles cultivaient le savoir et les belles lettres, maniant la parole et la plume avec infiniment d'adresse et de finesse.

Les lieux de rencontre pour les hommes étaient les places publiques, les vastes cours des synagogues, les préaux des écoles, les académies qui rappelaient les palestres antiques, les salles spacieuses des bibliothèques, entourées de palios et de jardins andalous. Partout relentissaient les harangues, où l'éloquence coulait à flots, des dissertations scolasti-

ques, des échanges libres d'idées et d'opinions. Ces joutes oratoires, ces controverses bibliques, ces discussions littéraires, ces colloques entre chefs de doctrine étaient suivis par de nombreux auditeurs, attentifs et ravis. Le tout était, bien entendu, paraphrasé en castillan. Durant le seizième siècle, et une partie du dix-septième siècle, la réputation des hommes de science saloniciens, versés aussi bien dans les connaissances talmudiques que dans les études profanes, fut si grande *qu'il n'en existait pas de pareils dans aucune autre ville du monde* (1).

## VI

La gloire des Juifs de Salonique ne dépassa pas le dix-septième siècle. La science et la linguistique ne pouvant pas se renouveler dans un Orient décadent, l'étoile commença à pâlir. Cent-cinquante années après l'arrivée des immigrés, c'est-à-dire aux alentours de 1650, la culture sacrée et profane qui embrassait l'universalité des connaissances répandues alors, se trouva réduite aux Ecritures dites « Saintes » et à l'astronomie. Cette dernière était très en honneur auprès d'une certaine catégorie de rabbins qui y mêlaient l'astrologie et la cabale. Durant la deuxième moitié du dix-septième siècle, la culture générale alla en déclinant ; la science talmudique et la langue littéraire, elles aussi, tombèrent en décadence. Au dix-huitième siècle, non seulement on n'entendait plus vanter le *ladino* dans les cénacles académiques, mais la masse commençait à vivre dans une profonde ignorance des choses de l'esprit, dans un état de fanatisme obscur, exerçant les métiers les plus humbles pour assurer sa subsistance matérielle. Cet état déplorable atteignit son point culminant vers 1820. A ce moment-là, la plupart des chefs religieux et presque tous ceux qui passaient pour appartenir au corps rabbinique, avaient l'intellect déplorablement appauvri. Ils donnaient de la Bible et des autres textes « sacrés » une interprétation étroite. N'était la traduction des Ecritures, des prières, des chants et poèmes liturgiques, qui demeuraient figées dans les livres, la langue elle-même aurait cessé d'exister.

En 1856, un homme se leva et conçut le projet téméraire de relever de sa profonde déchéance la collectivité juive de Salonique. Cet homme, qui complétait, avec le Baron de Hirsch et sir Mosès Montefiori, une belle trilogie (les trois Moché), était le grand philanthrope, Docteur Moïse Allatini dont un ancêtre, Vital Allatini, fut médecin du pape Julius III, de 1550 à 1555 (2). Le Docteur Allatini s'assura la collaboration d'un autre salonicien de marque : Saadi Halévy, dernier descendant d'une lignée de grands éditeurs (3), fondateur des premiers journaux et dont une rue de Salonique porte le nom. Après avoir créé des sociétés de bienfaisance et d'assistance, des polycliniques et des centres de réunion, le Docteur Allatini et son factotum entreprirent de fonder une école de langue française. On cria à l'abomination, à la christianisation de la jeunesse ! Mieux, ou plutôt, pis encore : N'osant pas s'en prendre directement au Docteur Allatini, qui était tout-puissant, les ignorants attirèrent Saadi Halévy dans

(1) *Jewish Chronicle*, août 1876.

(2) V. J. Encyclop. de N.-Y., au mot *Allatini*.

(3) V. J. Encyclop. N.-Y., au mot, *Salonique*.

un guet-apens et le livrèrent à la fureur de la masse inculte qui se mit en devoir de le lyncher (1). La victime eut la vie sauve, grâce à un miracle : l'intervention de M. Dumoulin, alors consul de France à Salonique. L'école fut néanmoins ouverte et prépara pour ainsi dire la voie à l'Alliance Israélite Universelle, qui fut fondée à Paris, en 1860.

### VII

Ici se produisit un phénomène vraiment curieux et qui mérite de retenir sérieusement l'attention. L'article premier des statuts de l'Alliance définit comme suit le but de la Société : *Travailler partout à l'émancipation et aux progrès moraux des Israélites*. Ce but ne pouvait être atteint que par l'institution d'œuvres d'assistance et de secours et notamment par la création d'établissements d'instruction. En effet, en l'espace de quelques années, des écoles furent ouvertes dans les villes principales de l'Algérie, du Maroc, de la Tunisie, de la Turquie, de la Perse et des Balkans. Ces écoles préparatoires et primaires, qui ont atteint, par la suite, le nombre respectable de 160, comptaient, à la veille de la guerre générale 43.827 élèves, non compris 32 écoles d'apprentissage et 21 ateliers de jeunes filles. Elles ont formé, depuis 1870, plus de 300.000 jeunes gens et jeunes filles qui sont devenus les zélés propagateurs de l'influence civilisatrice de la France dans tout le bassin oriental de la Méditerranée.

C'était bien. Mais, l'Alliance commit sans le savoir, une erreur de psychologie : elle ignora le judéo-espagnol et ses merveilleuses possibilités. Les appels lancés de Paris étaient traduits, nous dit Narcisse Leven (2), en allemand, en anglais, en arabe, en hébreu et en slave, à l'exclusion du judéo-espagnol ! C'était faire fi d'un idiome qui, deux siècles auparavant, était non seulement supérieur au castillan lui-même, mais aussi plus complet que le français et l'italien et il pouvait offrir à la jeunesse juive orientale un champ d'activité économique immense.

En 1885, l'Alliance fêta le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. A l'instigation de M. Israël Danon, qui était alors directeur des écoles de Salonique, le Comité Central se rappela du judéo-espagnol et voulut faire traduire en cet idiome une brochure commémorative. Mais il était trop tard. Sous la poussée de la prononciation artificielle et défectueuse du français, de sa structure phraséologique et grammaticale, la belle langue de Cervantes était devenue un magma informe. On avait ainsi réussi ce tour difficile de *déjudéoespagnoliser* la jeunesse juive orientale.

### VIII

Puisque l'œuvre de Kaysserling me revient à l'esprit, il me paraît opportun de signaler ici une étrange déformation des faits, dont cet écrivain est comptable. Je répète que, à mon humble avis, toutes les erreurs de Kaysserling ont à la base le fait qu'il n'a pas été faire des recherches sur place. S'il avait connu, de visu, nos vieilles communautés, il eut rendu des services inestimables à l'histoire du sépharadisme.

Donc, dans son aperçu sur la littérature des Juifs espagnols, Kaysserling dit : « ... La littérature judéo-espagnole prit un nouvel essor lorsque les Juifs

d'Orient commencèrent, il y a quelques années, à s'occuper de la culture et des sciences... »

Or, c'est précisément l'inverse qui s'est produit, comme on l'a vu plus haut et comme je l'ai exposé longuement dans une étude spéciale sur l'évolution du *ladino*, publiée à Salonique (1). Mais voici un témoignage qui confirme en tous points mes appréciations. Presque à la même époque où Kaysserling place le prétendu nouvel essor de la littérature judéo-espagnole, Max Nordau faisait un voyage en Orient. Il a vu de près les Juifs sépharadis et il a écrit ce qui suit :

« ... Leur langue est le judéo-espagnol, un dialecte dégénéré, anémié, atrophié du castillan, qui s'écrit avec des caractères hébraïques. Leurs ancêtres l'ont importé lorsqu'ils ont été cruellement bannis de la patrie espagnole, et ils l'ont fidèlement gardé dans le pays lointain qui leur fut hospitalier. Mais ce dialecte sépare du grand courant vivant de la langue, forme aujourd'hui, pour ainsi dire, un bras mort du castillan, s'est corrompu et est devenu marécageux. Tel qu'il est, il est leur langue et la grande masse n'en a pas d'autre... » (2).

Voilà !

En 1886 ou 1887, un groupe de littérateurs ibériques, qui avaient « découvert » les Juifs sépharadis, *los espanoles sin patria*, comme les qualifiait Angel Pulido, visitèrent Salonique. Ces écrivains refusaient de frayer avec la jeunesse scolaire *au parler abalaradi*. Ils préféraient s'entretenir avec les vieux et les vieilles d'antan qui n'avaient pas été à l'école ; ils éprouvaient des délices inexprimables à les entendre causer et notaient avec avidité les expressions, pour eux délicieusement archaïques, qui leur faisaient revivre l'épopée de Cervantes. Ils croyaient voir le chevalier à la triste figure se laisser choir de sa rossinante et leur tenir de ces discours qui faisaient se pâmer d'aise les amateurs du beau vieux langage. La jeunesse scolaire était naturellement exclue de ces régals. Elle était, du reste, incapable de les goûter et de les apprécier.

### IX

Vers 1890, le journal *La Epoca*, qui avait végété pendant vingt ans, est complètement transformé et reçoit une vie nouvelle. Groupant une trentaine de jeunes intellectuels, il leur donne le mot d'ordre d'expurger soigneusement leurs écrits de toutes les expressions, désinences et tournures de phrase étrangères au judéo-espagnol. La campagne a un grand retentissement, jusqu'en Espagne, où le noble maréchal Rafael Cansinos Assens, directeur du *Pais* s'en fait le champion. *La Epoca* organise, en plus, des concours, des conférences, des représentations théâtrales, qui obtiennent un succès immense. Dans ses colonnes, des jeunes talents se révèlent, des poètes comme Salomon Salem, Isaac Jessua et d'autres recueillent tous les suffrages et tous les lauriers ; des prosateurs de race : Jacques Danon, Elie Carmona, Elie Arditti, etc., soulèvent l'enthousiasme des lecteurs. Durant une vingtaine d'années, le judéo-espagnol connaît à Salonique une vogue extraordinaire. La presse madrilène reproduit avec empressement les productions des confrères égéens. Des œuvres d'imagination, des recueils de vers, des fables,

(1) V. *Mémoires*, Saadi Halévy.

(2) N. Leven. *Cinquante ans d'histoire*.

(1) V. *Journal L'Action*, 1932 et 1933.

(2) *Graccia*.

des traductions scientifiques et littéraires voient le jour. On se serait cru revenu à la belle époque et aux traditions du seizième siècle. De cette période date la rédaction des « Mémoires » du fondateur de *La Epoca*, Saadi Halévy, qui représentent un siècle d'histoire anecdotique du judaïsme salonicien.

Mais voilà ! Les langues, comme toutes choses, ont leur destin. La révolution turque de 1908 est venue, traînant à sa remorque, les campagnes balkaniques et la guerre générale. Un vent de sectarisme a soufflé impétueusement sur tous les pays du sud de l'Europe. Une lutte implacable a été déclanchée contre toutes les langues qui avaient acquis droit de cité. Le français, l'italien, l'allemand, l'anglais, ont été impitoyablement bannis des écoles privées, lesquelles finiront par fermer leurs portes. Quant au judéo-espagnol, qui a connu toutes les grandeurs et tous les avatars, il agonise lamentablement !...

Cette agonie du *ladino* est-elle irrémédiable ? Je ne le pense pas. Je crois même, quoique la mode en soit périmée, qu'un miracle se produira. Cet événement verra la lumière au pays classique du merveilleux, en Palestine, où l'élément séfaradi prend de plus en plus consistance. Je ne désespère pas de voir le Conseil de l'Université Hébraïque créer, à côté du Yddiche, une chaire de judéo-espagnol. Ce jour-là, que je souhaite prochain, le *ladino* retrouvera la splendeur qu'il connut au seizième et au dix-septième siècles, à Salonique, à Constantinople, à Smyrne, à Amsterdam, à Venise et ailleurs. Et ce sera un bien beau jour...

SAM LEVY.

## LES LIVRES

### Histoire des Juifs de Turquie et des pays d'Orient

par Salomon ROSANES

Après la publication des trois volumes de l'important ouvrage : *Histoire des Juifs de l'Empire Ottoman*, parus à la veille de la guerre mondiale, et la réédition à la fin de 1930, du tome I par la société « DVIR » (Tel-Aviv), nous avons le bonheur de voir paraître maintenant le tome IV de cet ouvrage, le plus considérable par son contenu, fruit de l'esprit du savant sépharadi, M. Salomon Rosanès, de Sofia (Bulgarie), qui, dans sa retraite, achève petit à petit l'œuvre à laquelle il a consacré toute sa vie.

Dans le volume que nous avons sous les yeux, et qui comprend 517 pages, est retracée une période de l'histoire juive pleine d'événements graves. On n'y voit point les longueurs des ouvrages historiques de ce genre. M. Rosanès nous donne, de la vaste matière qu'il a accumulée, un exposé succinct. Cette même matière, par son abondance, eût découragé un historien moins persévérant et l'eût rebuté avant d'avoir achevé, comme M. Rosanès, six volumes complets. M. Rosanès demeure fidèle à sa méthode : il continue à traiter brièvement et en peu de mots des sujets si touffus ; c'est là une qualité chez les écrivains et les sages d'Orient, parmi lesquels compte l'illustre auteur.

Pour la première fois, notre trésor littéraire s'enrichit d'un ouvrage qui raconte l'histoire exacte et détaillée du mouvement sabbetaïen, depuis l'entrée du faux messie dans la lice publique jusqu'à l'extinction du dernier de ses prophètes. « Le rôle joué par le marchand Jacob ben Leib Leibwitz sera rapporté dans tous ses détails dans le tome V, mais afin de ne pas laisser

l'image incomplète, l'auteur rappelle, dès maintenant, quelques-uns des faits et gestes de ce dernier. En même temps, la société d'édition « DVIR » nous fait don, elle aussi, d'un ouvrage intitulé : « Contribution à l'histoire du mouvement frankiste », par le professeur Meir Balban, ouvrage qui, comme le précité, retrace les tentatives des pseudo-messies au cours des derniers siècles. Ceux qui s'intéressent à l'histoire de cette époque décisive le consulteront avec profit, en attendant le tome V de M. Rosanès.

Les notes qui figurent à la fin du livre et qui s'étendent sur plus de cent pages sont très intéressantes. Elles contiennent des renseignements de première source. La peinture, colorée et vivante, n'est pas faite uniquement d'après les livres consultés. Pour s'assurer de l'authenticité d'un fait, l'auteur s'est souvent transporté sur les lieux où ce fait s'est produit. Parmi les découvertes qu'on lui doit, la plus importante est celle de la tombe de Nathan de Gaza, que la plupart des savants situaient à Sofia. M. Rosanès l'a découverte à Skopje. Sous ce rapport, Graetz et D. Kahana ont montré moins de sagacité. Bien plus, cette découverte historique résout la question qui a donné lieu à des discussions interminables entre les savants du monde entier, à savoir : qui a été l'auteur des premières lettres adressées aux Juifs de la Diaspora, leur annonçant la venue du « Messie du Dieu de Jacob » et qui étaient signées : « ...et moi Abraham ». Plusieurs pensaient qu'elles étaient l'œuvre secrète d'Abraham Yehini. M. Rosanès tranche définitivement la question. Il montre que ces lettres étaient de Nathan, le prophète de Sabelai Cevi, l'inscription de la tombe déjà citée portant le nom entier de Nathan comme suit : « Abraham Benjamin Nathan Halévi Achkenazi », connu plutôt sous le nom abrégé de Nathan de Gaza.

Toutefois, les notes sur les imprimeries de Turquie au cours des années 1640-1730 et la liste des ouvrages édités par ces imprimeries que l'auteur nous donne d'après Aharon Freimann, appellent quelques critiques. Les recherches faites dans ce domaine au dernier siècle ont démontré à notre grande joie que cette liste ne comprenait même pas la moitié des ouvrages imprimés dans les trois principales villes de l'empire ottoman : Salonique, Smyrne et Constantinople.

Nous sommes ici en présence d'une intelligence consciente de la tâche qu'elle s'est assignée et qu'elle poursuit avec constance, abnégation et avec une grande expérience. Des dizaines de communautés inconnues défilent sur la toile comme par enchantement ; elles attendaient, silencieuses, qu'un homme compétent se fût consacré à raconter leur histoire. Le sort a voulu que vécussent à Gallipoli, Brousse, Larissa, Patras, Orta, Canée, Silivrie, Gumuldjina, Castorie et à Magnésie, des rabbins éminents, de vrais pasteurs spirituels, modestes et vertueux. Souvent les questions qu'ils posaient sur la *halaha* attiraient l'attention des rabbins des plus grandes villes. Eh bien il a fallu qu'un savant, en Orient, se fût levé pour faire revivre leur souvenir, leur assigner une place honorable dans l'histoire d'Israël. M. Rosanès a été favorisé par le grand nombre d'ouvrages qu'il possède ou qu'il a pu consulter dans les bibliothèques de Sofia, ouvrages rares, édités par les premières imprimeries fondées dans l'ancien empire ottoman.

Au mois de Kislev 5692, à l'âge de soixante-dix ans, l'auteur me confiait ceci : « J'ai acquitté, me disait-il, ma dette envers mon peuple, que j'aime, et envers mes pères, qui ont été mes guides dans ce monde. Maintenant au peuple d'Israël de faire son devoir et de préserver de l'oubli le reste de mes écrits ».

Puisse donc se réaliser son espoir, son désir ardent, qui est aussi l'espoir et le désir de ceux qui aiment la science juive partout où ils sont.

Jerusalem.

Moïse David GAON.

## La Vie dans nos Communautés

### PARIS

#### Les interventions du Comité d'entente des associations d'anciens combattants et volontaires juifs de France

*Nous avons reçu l'intéressante communication suivante :*

*Paris, le 20 Septembre 1934.*

Monsieur Camhy, Directeur du journal « Le Judaïsme Sepharadi », 18, rue Saint-Lazare, Paris.

Monsieur le Directeur,

D'accord avec M. R. Cohen, président de l'Association des Anciens Combattants Volontaires Israélites Orientaux, je vous adresse inclus copies des lettres envoyées par notre Comité au Directeur du journal l'« Eclair » de Montpellier, et au Maire de cette même ville. Peut-être, penserez-vous qu'il serait utile de rendre compte de nos interventions à vos bons lecteurs ?

Par la même occasion, nous vous signalons que, le jeudi 13 dernier, le Comité d'Entente avait réuni les membres de ses trois associations parisiennes en une assemblée générale, 5, avenue de la République (salle de la Fédération des Sociétés Juives de France) pour étudier l'action du Comité d'Entente au sujet des événements de Constantine. Le Secrétaire Général du Comité, M. Vanikoff, fit un exposé et donna lecture du rapport de M. Lellouche, Président du Consistoire Israélite du Département de Constantine, et relata les initiatives déjà prises et exécutées par notre organisation. Prirent encore la parole : le Président des Volontaires Juifs Anciens Combattants au service de la France, A. Weissman, qui présidait la séance; R. Cohen, Président des Anciens Combattants Volontaires Israélites Orientaux; H. Volf et le Dr. H. Kaganoff, Président et vice-Président des Anciens Combattants Volontaires Juifs. Une résolution fut votée à l'unanimité des 600 membres. Cette résolution, protestant contre la carence des autorités et réclamant des sanctions sévères, sera remise, par une délégation du Comité d'Entente, entre les mains du Gouvernement.

Je vous signale, enfin, que, dès le 15 août, une souscription a été ouverte par notre Comité en faveur des victimes de Constantine. Il convient de noter que l'Union Fédérale des Associations d'Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, organisation non juive qui groupe 950.000 anciens combattants, a répondu à notre appel en adressant une somme de 5.000 fr., et que l'Union des Cheminots Catholiques de Gérardmer, en nous envoyant une souscription de principe, a tenu à nous assurer que ses membres anciens combattants étaient « comme dans la tranchée, sans distinction d'opinions, toujours unis ». Nous pensons que ces deux gestes touchants de solidarité méritent d'être portés à la connaissance de tous nos coreligionnaires.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

*Pour le Comité, le Secrétaire Général :*  
**VANIKOFF.**

*P. S.* — Le Comité d'Entente groupe les associations d'Anciens Combattants Juifs, parmi lesquelles les suivantes ont leur siège social à Paris :

Les Volontaires Juifs Anciens Combattants au Service de la France, 5, avenue de la République ;

L'Association des Anciens Combattants Volontaires Israélites Orientaux, 81, boulevard Voltaire ;

Les Anciens Combattants Volontaires Juifs, 21, rue du Château-d'Eau.

(COPIE I)

15 Septembre 1934.

Monsieur le Directeur de l'« Eclair »,  
Montpellier (Hérault)

Monsieur le Directeur,

L'Association des Anciens Combattants Volontaires Israélites Orientaux, président R. Cohen, siège social : 81, boulevard Voltaire, Paris, affiliée à notre Comité, nous signale l'article que vous avez publié dans votre estimé journal, le 8 août 1934, sous le titre « La Question des Marchands Forains », et sous la signature de M. L. Jeudi Grat, secrétaire général du Syndicat des Marchands Forains Français. Nous pensons que nous sommes qualifiés pour intervenir dans la question, étant donné, précisément, que des centaines d'anciens combattants volontaires turcs et levantins appartiennent à nos associations, et nous nous permettons de faire appel à votre courtoisie pour insérer, dans votre plus prochain numéro, la mise au point qui nous paraît nécessaire.

La bonne foi de votre correspondant a certainement été surprise lorsqu'il a écrit le passage suivant :

« Il est plaisant de constater qu'aujourd'hui les « Turcs se réclament originaires du Levant et protégés Français pour pouvoir faire du commerce en « France. Il serait curieux de savoir si (ce qui n'est pas « à souhaiter) il y avait une nouvelle guerre, ces étrangers revendiqueraient les mêmes droits pour défendre notre pays.

« Nous sommes fixés à ce sujet et en avons vu la « preuve en 1914. »

Il nous paraît essentiel de corriger, auprès de vos lecteurs, l'impression qu'aurait pu produire une affirmation si peu conforme à la vérité, nous qui possédons, en nos archives, une documentation si nombreuse relative aux engagements des Juifs de Turquie dans l'armée française. Dès le 1<sup>er</sup> août 1914, s'est constitué, à Paris, un comité pour les Turcs, sous l'initiative de M. Léon Allaluf, 68, rue Sedaine, Paris, qui, en quelques jours, transmettait au bureau de recrutement des Invalides, une liste de 600 Juifs ottomans, lesquels, le 21 du même mois, contractaient un enrôlement pour la durée de la guerre dans la Légion Étrangère. Ce même initiateur — bien que marié — paya d'exemple, partit avec le premier contingent et se faisait tuer le 28 novembre 1914 à la Ferme des Marquises (Marne), ayant été l'objet d'une citation à l'ordre de la 5<sup>e</sup> Armée, par le général Franchet d'Espérey, en ces termes :

« A réclaté comme un honneur d'occuper, au combat, la place qu'il savait être la plus dangereuse. Tombé glorieusement à cette place sous les balles de l'ennemi, donnant ainsi un bel exemple de courage et de dévouement. »

Le douloureux palmarès serait trop long à reproduire des centaines de compatriotes qui ont accepté d'accomplir tous les sacrifices, jusqu'à celui de leur existence, pour se joindre aux défenseurs de la France attaquée. Dans l'association précitée, où se sont groupés les survivants, nous ne citerons que pour l'exemple nos camarades Joseph Amar et Jacques Cohen, membres du Bureau, tous deux aveugles de guerre, grands mutilés, croix de guerre, médaille militaire, officiers de la Légion d'honneur.

Vous voudrez bien comprendre, Monsieur le Direc-

leur, l'émotion qu'éprouvent ces braves gens lorsqu'ils lisent dans un journal aussi important que le votre que les étrangers tures, originaires du Levant et protégés français, sont l'objet d'une suspicion qu'ils peuvent, à bon droit, estimer injurieuse, lorsque l'on prétend avoir « vu la guerre en 1914 » que ces étrangers ne « revendiqueraient » pas « les mêmes droits que les Français pour défendre notre pays ».

Au surplus, l'Empire Ottoman, déjà avant la guerre, réservait une différence de traitement à ses ressortissants israélites qui, la plupart du temps, ne pouvaient guère se prévaloir de leur qualité de citoyens ottomans. Cette discrimination, basée uniquement sur la différence de confession, ne peut permettre, aujourd'hui, de confondre les israélites originaires de Turquie avec les sujets tures proprement dits. Il serait vraiment abusif, à notre point de vue, de leur tenir rigueur de lois à l'élaboration desquelles ils n'ont pu participer ayant été si longtemps privés du droit d'intervenir dans la vie publique du pays qui les a vus naître.

Il serait, d'autre part, parfaitement injuste d'accuser à la ruine, par des mesures trop rigoureuses prises à leur encontre, des gens paisibles et laborieux, dont les sentiments francophiles se sont affirmés en toutes circonstances et à toute occasion, et dont l'honnêteté commerciale n'a jamais été mise en cause. Il nous semble qu'il conviendrait de tenir compte des sacrifices que leurs coreligionnaires et compatriotes ont accomplis, en reconnaissance, précisément, de l'hospitalité que la France leur avait accordée, et de ne pas inquiéter ceux qui sont appelés à suivre l'exemple que leur a si magnifiquement donné la colonie des Juifs ottomans qui séjournaient en France en 1914.

Dans l'espoir que vous voudrez bien, Monsieur le Directeur, en publiant cette lettre, apaiser les inquiétudes — légitimes, d'ailleurs — de votre correspondant, et en vous remerciant à l'avance, nous vous prions de bien vouloir agréer les assurances de nos sentiments les plus respectueux.

*Pour le Comité.*

(COPIE II)

15 Septembre 1934.

Monsieur le Maire de Montpellier.  
Monsieur le Maire,

L'Association des Anciens Combattants Volontaires Israélites Orientaux, président M. Robert Cohen, siège social : 81, boulevard Voltaire, Paris, affiliée à notre Comité, nous a saisis de la question des marchands forains qui a donné lieu à la lettre publiée dans l'« Eclair » de Montpellier du 8 août 1934, par M. L. Jeudi Grat, secrétaire général du Syndicat des Marchands Forains Français. Dans cette lettre, le signataire met tout d'abord en doute les sentiments envers la France des Levantins et Tures de confession israélite. Nous vous communiquons, inclus, la lettre de rectification que nous adressons, par le même courrier, à l'honorable journal précité, et dont la publication, nous l'espérons, remettra les choses au point.

M. Jeudi Grat, en outre, réclame l'éviction totale de ces mêmes étrangers de tous les marchés de votre bonne cité, en invoquant des représailles qu'il lui paraît nécessaire d'exercer pour répondre aux dispositions prises par l'actuel gouvernement ture à l'égard des commerçants français établis en Turquie. Ces représailles seraient parfaitement injustifiées, les israélites de la Turquie, ayant, durant si longtemps, été l'objet d'un traitement différent de celui des sujets ottomans de confession musulmane, et, de ce fait, n'ayant pas été admis à participer à l'élaboration de la législation incriminée.

Nous nous permettons de protester énergiquement contre les mesures si rigoureuses préconisées par le secrétaire général du Syndicat des Marchands Forains Français, et de faire appel à votre esprit de justice et

d'équité, ainsi qu'à celui de la Municipalité de Montpellier pour que l'exercice de leur profession ne soit pas interdit sur les marchés de votre bonne cité, à nos coreligionnaires paisibles, honnêtes et laborieux, que l'on voudrait, ainsi que leur famille, réduire à la misère.

Nous n'ignorons certes pas que la crise n'épargne pas, en ce moment, nos compatriotes français, mais nous estimons que nos coreligionnaires originaires de Turquie devraient faire l'objet d'un traitement très indulgent et plus humain.

Nous espérons, Monsieur le Maire, que vous voudrez bien tenir compte des arguments que nous vous avons fournis et qu'il vous sera possible d'envisager les moyens propres à apaiser les inquiétudes de nos camarades anciens combattants israélites orientaux.

En vous remerciant à l'avance, nous vous prions, Monsieur le Maire, de bien vouloir agréer les assurances de nos sentiments les plus respectueux.

*Pour le Comité.*

## NICE

### Informations diverses

C'est avec une grande joie que nous avons appris à Nice que les Communautés Israélites Italiennes, par la bouche de leur vénérable chef spirituel, le grand rabbin Sacerdoti, que j'ai eu l'honneur de connaître à Nice, ont adhéré à l'œuvre de réveil et de renaissance du Judaïsme sépharadi. Cette adhésion est de bon augure, d'autant plus qu'elle coïncide avec le rapprochement qui se dessine entre la France et l'Italie, ces deux sœurs latines dont la culture nous est familière.

Nice, ville de luxe et de tourisme et peuplée de 300.000 habitants, possède de 5 à 600 familles israélites composées de français, orientaux et polonais. Depuis les persécutions hitlériennes, on voit aussi beaucoup de juifs allemands.

La synagogue officielle est de rite sépharadi et se trouve rue Deloye, au centre de la ville. C'est le Rabbin Schumacher, secondé par le ministre officiant Barache, qui en est le chef spirituel et M. Semama, le président.

Les autorités locales ne manquent à chaque occasion de prouver leur sympathie au rabbin Schumacher; aussi est-il vénéré de tout le monde.

Pour les orientaux, il existe une œuvre philanthropique appelée « Association de Bienfaisance des Israélites Orientaux ». Le président en est M. Hasson, secondé par M. Babani, trésorier. Ce dernier représente officiellement l'élément israélite oriental de Nice au sein du Conseil d'administration de la synagogue.

Nous avons fondé à Nice, il ya six ans une culturelle orientale avec la collaboration du Rabbin Eskenazi, ex-ministre officiant d'Istanbul. Cette année, à l'occasion des fêtes de Tichri, organisées à l'Hotel Continental, le succès a dépassé toutes nos espérances. Presque tous les orientaux sont venus se recueillir et prier selon l'usage de leurs pères. Pendant les offices, on remarquait sur les visages une émotion sincère.

A l'issue de l'office, nous avons eu l'agréable surprise de recevoir les félicitations de M. Moussa Green, du Caire, grand officier de l'ordre du Nil, ancien consul général de Hongrie, qui a un château près de Nice. M. Moussa Green est le beau-frère de Cattaui Pacha. On sait tout ce que ces deux familles ont fait et font pour le Judaïsme égyptien. M. Green, en nous remerciant un joli don, nous a dit textuellement : « Si vous abandonnez cette belle œuvre cela vous porterait malheur, vos prières sont une nécessité pour les nôtres ».

C'est dire assez l'utilité de notre œuvre, et tout fait présager qu'en faisant preuve de bonne volonté de part et d'autres, l'entente cordiale entre tous ne se fera pas attendre trop longtemps.

A la *minha* de Kipour, j'ai adressé aux fidèles un appel chaleureux en faveur de la Confédération Universelle des Juifs sépharadim, pendant que des jeunes filles distribuaient les bulletins d'adhésion, que vous m'avez envoyés la semaine dernière. Je vous répète, l'idée germe déjà et le reste sera l'œuvre de votre journal.

Les israélites polonais ont loué depuis 4 ans, un très luxueux local au 24, boulevard Dubouchage, qui leur sert en même temps de lieu de prière et de club. Le Président en est le docteur Boroehowitz, secondé par M. Freiger, trésorier. Ce dernier, un grand cœur, est venu chez nous à Kipour, comme toutes les années d'ailleurs, pour monter à la thora et faire un joli don en notre faveur. On compte parmi eux le célèbrecrivain Chalom Asch. Nous avons débuté presque ensemble, et c'est ce qui explique leur sympathie envers nous et réciproquement.

Au point de vue philanthropique, tous ces trois éléments sont à la hauteur de leur tâche, chacun dans sa sphère, mais la synagogue principale est la plus débordée par les demandes continuelles de secours, surtout depuis l'arrivée des Juifs allemands.

Il existe aussi un asile pour les vieillards et un grand carré spécial pour les morts israélites dans le cimetière, carré acheté par la synagogue.

Au point de vue social, les israélites de Nice et de la Côte d'Azur occupent des situations honorables et résistent à la crise.

En ce qui concerne les Sépharadim, presque tous exercent le commerce. Ils exploitent les plus beaux magasins de luxe. Mais il y a aussi parmi eux un bon nombre de rentiers appartenant à d'honorables familles de Constantinople, Salonique, Egypte, etc., entre autres le baron Menache, Roditi, René Léon, président du Casino de Monte Carlo, Barnathan, Caraco, Sadoc, Iboğlu, Amram, Madjar, etc. Je dois signaler plus particulièrement la présence à Nice d'une personnalité très populaire qui, dans le temps, en Turquie, semait le bien partout. C'est Jacques bey de Léon. Elevé par le Sultan au premier rang de la dignité et de la noblesse, ce grand Juif ne reste pas à Nice sans s'intéresser de près au sort de ses frères et, quoique le destin l'ait frappé sans mesure, on ne prononce son nom qu'avec respect et considération. Il suffit de l'approcher un instant pour comprendre toute sa grandeur d'âme, sa sagesse noble et son intelligence. Lui ayant demandé son opinion sur les derniers incidents de Thrace, l'ancien président de la Communauté Israélite d'Istanbul me dit textuellement : « Dites aux lecteurs du journal *Le Judaïsme Sépharadi*, ceci : les juifs turcs ne doivent jamais craindre un péril quelconque en Turquie. Il suffit de prononcer le nom « Merhamet » (pitié) pour que le turc le plus ignorant vous tende un bras fraternel. J'ai été élevé dans les palais des anciens sultans et là j'ai appris à connaître ce qu'est le Turc. Il est bon et jamais il ne se livrera à des actes d'hostilité agressive contre l'ami le plus sûr, contre son frère, le Juif. Qui oserait prétendre après tout ce que le ghazi a fait pour le pays en le modernisant et en l'élevant au rang des pays civilisés, qu'il tolérerait, par considération religieuse, que les intérêts de nos coreligionnaires citoyens turcs soient lésés. Je le répète avec Kudref Bey, nouveau consul de Turquie à Barcelone, que jamais l'antisémitisme ne pourrait s'acclimater en Turquie. En apprenant ce que le ghazi a fait envers les coupables j'ai une grande envie de lui serrer la main et de le féliciter ».

## TOULON

### Les fêtes de Tichri

Toulon, ville de Marins et, par conséquent, de braves, est un coin où règnent l'amitié et la camaraderie. On dirait que tous les habitants appartiennent à la

même famille. Le soir, sur le boulevard de Strasbourg, de nombreux groupes se promènent comme dans une foire en fête. On se croirait dans un pays d'Orient et il me semble vivre parmi les miens. Tous ont le sourire accroché aux lèvres, et vous font mille grâces en vous accueillant.

Il y a pas mal d'israélites à Toulon, des israélites unis. Pas de rivalités à l'exemple des grandes villes. Ils ne demandent qu'une chose : s'organiser en paix pour contribuer au bien du judaïsme en général.

C'est ce que je viens d'apprendre en rendant visite à M. Raphaël Palti, au nom du « Judaïsme Sépharadi ».

M. Raphaël Palti est un honorable commerçant de Toulon qui, depuis deux ans, a pris l'initiative de grouper les Juifs. Je lui donne la parole.

— Vous voulez savoir, Monsieur, me dit-il, quelle est la situation des Juifs à Toulon ? Eh bien, écrivez ceci :

« Il y a à Toulon, 200 familles sépharadites et quelques Askénazim. J'y habite depuis trente ans, et ce n'est que l'année dernière que l'idée m'est venue de secouer un peu les nôtres. J'ai loué donc une salle pour les fêtes de Tichri, j'ai engagé un Hazan de Marseille avec deux sépharim. Les réunions religieuses ont abouti à un véritable réveil. Cette année le succès fut tel qu'il nous est permis maintenant de jeter les bases d'une bonne organisation, puisqu'il y avait à Kipour, presque 300 personnes dans la salle Rex. Depuis, nous nous sentons tous animés pour un bon travail. Vous venez donc à point pour nous parler d'un journal juif comme « Le Judaïsme Sépharadi ». Il sera bien accueilli parmi nous. Bientôt, nous allons former le comité définitif et ouvrons un cercle. Une réunion aura lieu ces jours-ci à ce sujet, à laquelle vous nous ferez le plaisir d'assister ».

Nous y reviendrons.

Elie ESKENAZI.

## LONDRES

### BEVIS MARKS ENVOIE DES FELICITATIONS A LA COMMUNAUTE DE WORMS

Dans sa séance du 27 juin 1934, le Board of Elders de la communauté séphardite de Londres, présidé par Sir Francis Montefiore, Bart, a voté la résolution suivante présentée par M. Arthur de Casseres, parnas-président :

« Le Board of Elders de la Congrégation des Juifs espagnols et portugais de Londres envoie ses vœux fraternels à la Communauté juive de Worms à l'occasion du 9<sup>e</sup> centenaire de sa synagogue.

« Les Juifs sépharadim membres de la synagogue de Bevis Marks à Londres, la plus ancienne maison de culte juif sur le sol britannique, félicitent leurs frères askénazis de Worms d'avoir le privilège de conserver la plus ancienne synagogue du continent européen ainsi qu'une maison d'étude et de prières qui fut celle de l'illustre Raschi et d'autres lumières de la Diaspora.

« Les anciens (Elders) de cette Congrégation, rappelant les vicissitudes qu'a traversées le peuple juif durant les neuf siècles d'existence de la synagogue de Worms, prie l'Eternel d'accorder à la Communauté juive de Worms et à tout Israël élargissement, délivrance et paix. »

### LA SYNAGOGUE SEPHARDITE DE HOLLAND PARK

Cette synagogue vient de donner une fête au profit de ses œuvres Ozer-Dalim et Talmud-Torah. M. Paul Goodman, secrétaire de la communauté séphardite de Londres, a ouvert la fête. Après la réception d'usage, il a fait une allocution où il a dit que les deux œuvres en question sont de celles qui sont fondamentales pour le judaïsme et la civilisation, parce qu'elles ont pour tâche d'instruire les enfants et d'aider les pauvres. Un problème à résoudre, a-t-il ajouté, est celui de savoir

comment associer les jeunes et les vieux éléments de la communauté juive. Il a terminé en concluant que les Sepharadim de Holland Park aussi bien que ceux de Stamford Hill (juifs d'origine persane) en s'organisant en cultuelles dans ces deux quartiers entendaient faire revivre le judaïsme là où le destin les a conduits.

#### L'AMBASSADEUR D'ESPAGNE VISITE BEVIS MARKS

Le Senor Don Ramon Perez de Ayla, ambassadeur d'Espagne à Londres et Senor Don Fernando de los Rios, ancien ministre des Affaires étrangères et de l'Éducation, accompagnés par le professeur A. S. Yahuda, ont visité, vendredi dernier, la Spanish Portuguese Synagogue à Bevis Marks. Ils ont été reçus par le Rév. D. Bueno de Mesquita, Sir Francis Montefiore Bart ; M. D. Vaz Nunes da Costa et M. P. Goodman. Les éminents visiteurs ont examiné avec grand intérêt les Archives de la Congrégation.

#### ALEXANDRIE

##### M. Joseph de Picciotto Bey et les Jeunes

*Nous reproduisons ci-après du journal La Réforme, d'Alexandrie, le compte rendu d'une causerie tenue en cette ville par M. Joseph de Picciotto Bey. Nous le faisons avec d'autant plus d'empressement que M. de Picciotto Bey est un grand ami de notre œuvre et particulièrement de notre journal. C'est une occasion pour nous de lui manifester notre sympathie et notre reconnaissance.*

Mardi soir, 4 septembre, au siège de l'Association des Anciens Elèves des Ecoles de la Communauté Israélite d'Alexandrie, Joseph de Picciotto Bey, président d'honneur de cette association, a donné une causerie à la fois intéressante, instructive et utile.

Le sujet : « Pour réussir » convenait bien à un jeune auditoire, avide de recevoir les enseignements d'un chef dont l'expérience était riche d'événements et de belles œuvres.

Picciotto Bey fit sa causerie en arabe, après avoir expliqué d'abord, en langue française, les raisons pour lesquelles il avait choisi l'arabe « langue du pays hospitalier où nous vivons et qui est devenu notre patrie ».

La première partie de la causerie fut consacrée à l'exposé des principes qui doivent guider dans la vie notre jeunesse et qui doivent conduire à la réussite : principes de confiance en soi, de courage sans témérité, de dignité, de solidarité, de travail, de bonté et d'amour.

La belle langue arabe était fort bien maniée par Picciotto Bey, et tout l'auditoire prit plaisir en même temps que profit à entendre les conseils inspirés par une longue expérience.

Picciotto Bey récita ensuite et commenta quelques proverbes et préceptes contenant la quintessence de la sagesse arabe, de la sagesse du peuple, tous pleins de bon sens et souvent d'humour.

La causerie, amicale et familière, de Picciotto Bey fut très goûtée et vivement applaudie. C'est une œuvre éminemment utile à laquelle il a contribué et dont notre jeunesse tire le plus grand profit.

Mr. Moïse Hazan dit ensuite quelques belles paroles d'un ton alerte et vif, invitant les jeunes, qu'il considère comme ses camarades, à bien réfléchir aux conseils de Picciotto Bey qui les guideront vers la réussite.

##### Une mise au point

Dans ma dernière chronique des événements de la Communauté d'Alexandrie, j'ai rapporté les renseignements reçus de mon correspondant qui relataient les faits concernant la démission de M<sup>e</sup> Tilche de la présidence du Conseil de la dite communauté.

Or, à mon vif regret, je viens d'être informé de l'inexactitude des renseignements qui m'avaient été transmis, les faits ayant été tendancieusement rappor-

tés à mon correspondant. J'ai été d'autant plus heureux de l'apprendre que M<sup>e</sup> Tilche jouit de toute la considération de notre communauté-sœur d'Alexandrie.

*Moïses Aben Saadia Mosca.*

La direction de cette revue croit devoir ajouter de son côté, ce qui suit :

Il ressort nettement des renseignements puisés à bonne source que les critiques formulées sur la gestion de M<sup>e</sup> Tilche étaient infondées. Au contraire, loin de mériter aucune critique, notre éminent coreligionnaire a droit à toute notre reconnaissance pour les services signalés qu'il ne cesse de rendre depuis longtemps à notre communauté-sœur d'Alexandrie. Pendant un quart de siècle il l'a servie avec attachement, remplissant successivement les fonctions de secrétaire général, de vice-président et de président. Nous dirons un autre jour combien cette longue carrière publique fut riche en dévouement et quelle fut sa moisson en belles œuvres. Contentons-nous de dire pour le moment que M<sup>e</sup> Tilche a joui toujours de la confiance de ses collègues et de l'ensemble des Yéhidim, heureux d'une collaboration aussi intelligente, d'une gestion aussi dévouée et aussi féconde en œuvres vivantes qui ne cessent de se développer. Sa récente démission de la présidence de la communauté, n'est que le libre acte d'un homme libre. Néanmoins, après coup, il acceptait, sur l'intervention pressante de ses collègues, de se représenter aux élections devant l'assemblée générale, laquelle, à la presque unanimité, l'élisait membre du Conseil communal. Il a été également maintenu président des écoles de la communauté. Ce sont là, incontestablement, des témoignages d'estime et de confiance envers la personne de M<sup>e</sup> Tilche.

Ajoutons que M<sup>e</sup> Tilche a été l'un des promoteurs du fonds créé l'année dernière à Alexandrie en faveur de nos frères juifs victimes de la persécution hitlérienne. C'est lui qui, en collaboration avec M<sup>e</sup> Modaï, en avait élaboré les statuts, c'est lui également et toujours en compagnie de M<sup>e</sup> Modaï qui a obtenu de M. Adda, un homme de bien, l'importante souscription que l'on sait en faveur du susdit fonds.

Il nous plaît de reproduire ci-après quelques extraits d'une lettre que nous avons reçue d'un notable d'Alexandrie sur le même sujet :

« Un conseil communal doit garder une stricte neutralité dans toutes les questions qui ne concernent pas la collectivité et ne favoriser un parti contre un autre, ni appuyer une opinion au détriment d'un autre, afin de ne pas créer des mécontents ou d'aggraver une scission. C'est la ligne de conduite que Maître Tilche a suivie scrupuleusement. »

« Comme administration, la communauté d'Alexandrie peut supporter avec honneur toute comparaison avec les meilleures communautés d'Europe, et tout le monde sait ici que M<sup>e</sup> Tilche a toujours servi les intérêts de la communauté avec une intégrité exemplaire, sacrifiant souvent son repos et sa santé. En outre, il a une qualité rare de nos jours : il ignore le favoritisme. Aucune intervention, même émanant de ses meilleurs amis, ne pouvait changer une décision qu'il aurait pu prendre dans l'intérêt d'une cause en jeu. Durant sa présidence, toutes les œuvres communales se sont développées d'une façon remarquable et elles font l'admiration des Juifs et non juifs qui ont l'occasion de les visiter.

« En un mot, M<sup>e</sup> Tilche est respecté par toute Alexandrie, Juifs et non juifs. Il a été bâtonnier du barreau d'Alexandrie à l'âge de quarante ans. Il est chevalier de la Légion d'honneur et cavalier Officier de la couronne d'Italie. »

Nous avons reçu d'autres témoignages qui renforcent les dires de notre correspondant et nous prions M<sup>e</sup> Tilche de croire à toute notre sympathie.

*La Direction.*

## DIVERS

### Mort accidentelle de Sam Cohen

Nous avons le très vif regret d'annoncer la mort de M. Sam Cohen due à un accident d'automobile.

M. Sam Cohen qui vivait depuis quelques années à Paris a eu une carrière qui fait honneur à sa mémoire. Il a été longtemps président de la communauté sépharadite de Manchester et de la loge Béné Berith, de la même ville. Il était charitable et généreux. Pendant les dernières années de la guerre et celles qui suivirent la signature de la paix, il a été aux côtés du Dr. Weizmann, un facteur très utile pour le sionisme. Très faible et sans ressources à ses débuts, le mouvement sioniste trouva en lui un bienfaiteur munificent. Il fut aussi président de la Fédération Sioniste d'Angleterre.

C'est le samedi 28 Septembre que Sam Cohen était écrasé par une voiture. Le lendemain, il expirait à l'hôpital. A la demande de la communauté de Manchester, le corps du défunt a été transporté en cette dernière ville, le vendredi 5 octobre.

Le regretté qui n'était âgé que de 58 ans laisse une veuve, cinq garçons et deux filles. Nous présentons à la famille éprouvée nos condoléances les plus émues.

### L'ASSOCIATION CULTUELLE SEPHARADITE DE PARIS MOIS DE SEPTEMBRE

#### Bar Mitzva

29 *Septembre*. — Mihael Bahsi, fils de M. Aaron Bahsi 130, fbg. Saint-Denis.

#### Mariages

5 *Septembre*. — M. Armand Bagdadi avec Mlle Lucienne Biaudet.

16 *Septembre*. — M. Pepo Gattegno avec Mlle Suzanne Razon.

23 *Septembre*. — M. Moïse Lévy avec Mlle Rachel Aronof. — M. Mario Menahem avec Mlle Marcelle Abravanel.

#### Décès

3 *Septembre*. — Mme Samuel Benmayor, 45 ans. — Mme Petilon, 45 ans.

5 *Septembre*. — M. Léon Cohen, 51 ans. — Haim Adjoubel, 71 ans.

14 *Septembre*. — Moïse Gattegno, 61 ans. — Mme Vve Joseph Habif, 51 ans.

#### Calendrier pour Octobre

6 octobre: 27 Tischri, Samedi, Béréschit — 9 octobre: 30 Tischri, Mardi, Rosch Hodesch — 10 octobre: 1<sup>er</sup> Hesvan, Mercredi 2<sup>e</sup> jour Rosch Hodesch — 13 octobre, 4 Heschvan, Samedi, Noach — 20 octobre, 11 Heschvan, Samedi, Lekh-Lekha — 27 octobre: 18 Heschvan Samedi, Vayero.

### FIANÇAILLES

Nous apprenons avec un vif plaisir les fiançailles de M. Maurice Abravanel, fils de notre vice-président, M. Salvador Abravanel, avec la toute gracieuse Mlle Monique, fille de M. Charles Abeles.

A M. et Mme Abravanel, ainsi qu'aux jeunes fiancés, nous adressons nos plus sincères félicitations.

### NOS DONATEURS

M. Lazar Avramovitch, président de l'Organisation Sépharadite de Belgrade, de passage à Paris, nous a remis un don de 500 fr. pour notre Confédération. M. Avramovitch a quitté Paris le mercredi 26 septembre. Il a été accompagné à la gare par MM. le docteur N. J. Ovadia, grand rabbin, et O. Camhy, directeur du « Judaïsme Sépharadi ».

Nous avons reçu également un don de 100 francs pour le même but de M. Barçilon, de Nice.

Merci à tous les deux.

### Pour la synagogue et le Talmud-Torah de Volo

(Grèce)

Nos lecteurs sont au courant de la souscription ouverte à Paris pour permettre à la communauté juive de Volo de se construire une synagogue et un Talmud-Torah.

Voici la première liste des souscriptions :

S. Abravanel .....	2.500	»
Leon Atoun .....	1.000	»
M. de Picciotto. ....	500	»
Saul Amar .....	500	»
Nissim Caryo. ....	613	»
Lazar Abramovitch .....	500	»
Joseph Nahmias .....	350	»
Aron Misrahi .....	287	»
Philippe Danon. ....	200	»
Soc. An. de Cr. et d'Escompte.....	200	»
Sam-Mallah .....	200	»
Eftaim Cohen .....	200	»
Henri Glasberg. ....	200	»
Sam Lévy .....	200	»
H. Benveniste .....	150	»
Meir Benveniste .....	100	»
J. Abouaf. ....	100	»
Gabriel Azouvi. ....	100	»
Mourad Shalom. ....	50	»
Jos. Shamah. ....	50	»
Jacques Benveniste .....	50	»
<i>Total</i> .....	8.050	»

### Comment témoigner votre sympathie à vos amis ?

Toutes les fois que vous êtes appelés à témoigner votre sympathie dans des circonstances de joie : naissance, bar-mitzva, fiançailles, mariage, rétablissement de maladie, gain de procès — ou dans des circonstances de deuil, vous pouvez le faire par la voie de cet organe, moyennant un don, quel qu'il soit, pour notre Confédération. Un tel geste constituerait incontestablement la meilleure et la plus utile manière de manifester une amitié, une affection. Naturellement, en plus de l'insertion faite dans cette revue, nous nous chargerions de communiquer le fait à la personne intéressée.

*Histoire des Israelites*, par M. Fresco (depuis le retour de la Captivité de Babylone jusqu'à nos jours).

Ce manuel est en usage depuis de nombreuses années tant en France que dans les pays ayant des écoles israélites où l'enseignement est donné en langue française.

Il devrait être adopté partout où l'on voudrait inculquer l'idéal Juif à nos jeunes coreligionnaires.

### PENSIONNAT ISRAELITE DE JEUNES FILLES à NANCY (France), 7, rue Emile-Gallé

Confort moderne — Surveillance des études  
Préparation aux examens — Prix modérés  
*Cuisine rituelle*

Le Gerant: Henri SALMONA

Imp. TERRIER, Etampes